

L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL SALAN

« Aucune décision ne peut l'empêcher de rester un soldat ni d'être toujours prêt au sacrifice de sa vie... » (Procès Salan. Maître Menuet.)

HISTORIA
magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Adjoint : *Geneviève de Lachaux*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebelo*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21 311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.

BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

Couverture : Photo E.C.A.



LE FOSSÉ SE CREUSE ENTRE LES DEUX COMMUNAUTÉS

Jacques KOHLMANN

DÉCEMBRE 1956. Le Nouveau Monde entre dans une période agitée : Fidel Castro débarque à Cuba. C'est le début d'une intense activité soviétique dans les affaires de l'Amérique du Sud. L'U.R.S.S. sera bientôt suivie par la Chine populaire. Entre les deux antagonistes de la « guerre froide », Khrouchtchev et Kennedy, se prépare une épreuve de force.

Moscou, en Hongrie, s'efforce d'assurer à nouveau son autorité. Mais les représentants des Nations unies, qui condamneront l'intervention militaire de l'U.R.S.S. dans ce pays, se verront interdire l'envoi d'une commission d'enquête à Budapest.

Le rembarquement franco-britannique, qui termine l'expédition de Suez, n'améliore pas la situation dans le bassin méditerranéen.

En effet, Tel-Aviv continue de renforcer son potentiel militaire pour défendre la liberté de navigation de ses navires en mer Rouge et son existence menacée en tant qu'État. Les pays arabes, de leur côté, par la voix de Nasser, ne cessent de répéter que leur objectif demeure l'élimination de l'État juif.

Forts de l'amitié de l'U.R.S.S., qui a fait une entrée en force au Moyen-Orient, les pays arabes seront à l'origine de nouveaux incidents aux frontières d'Israël.

Enfin, Chypre connaît un regain d'agitation. La lutte pour l'indépendance s'accompagne d'une tension de plus en plus grave entre Turcs et Grecs de l'île.

En Algérie, l'arrivée du général Salan marque un tournant de la guerre. Toute son habileté et toute son expérience lui seront nécessaires, d'une part, pour jeter rapidement dans la « bataille d'Alger » les forces disponibles et, d'autre part, pour se faire accepter de la population européenne, en partie hostile.

C'est dans cette ambiance que le F.L.N. décide de tirer parti de l'échec moral de l'expédition de Suez, qui, durant quelques semaines, a donné un nouvel espoir à la population algéroise en particulier. Le terrorisme sera sa meilleure arme. La décision, froidement prise, pour frapper l'opinion, d'assassiner une personnalité française donnera une nouvelle impulsion aux groupes de l'A.L.N.

Mais le général Salan, vieux spécialiste du renseignement, confiant dans l'efficacité de ses subordonnés, qu'il a eu pour la plupart sous ses ordres en Indochine, connaissant la valeur des unités qu'il a commandées en Extrême-Orient, prendra l'Algérie « à bras-le-corps ». Il engage, dès son arrivée, la « bataille d'Alger ».

J. K.

SOMMAIRE N° 221 :



E.C.A.

Le général Lorillot : dix-sept mois de commandement, des renforts massifs, au dernier moment. Il repart découragé.

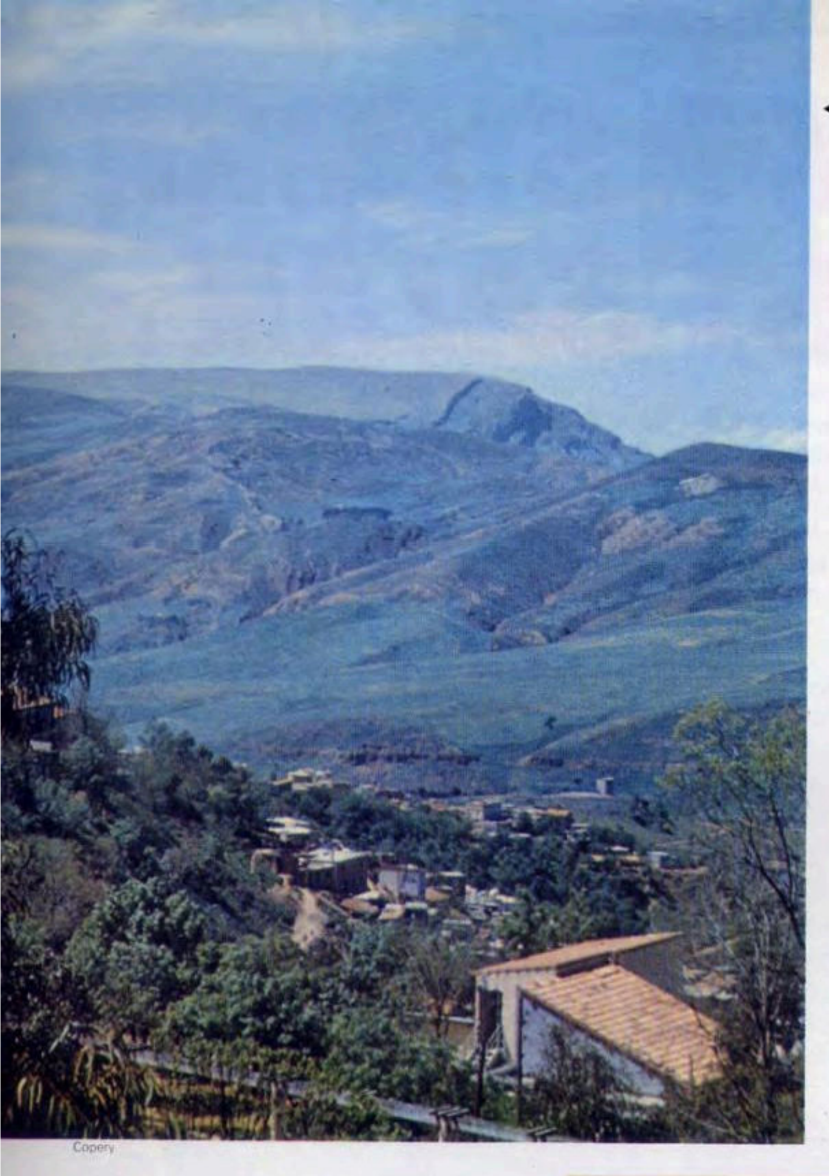
LORILLOT S'EN VA ET C'EST SALAN...

Alger, décembre 1956. Les jours du général Lorillot sont comptés. En dix-huit mois, le commandant de la Xe région n'a réussi, malgré l'arrivée massive des renforts qu'il avait demandés, qu'à présenter un bilan décourageant.

Pourtant, en juin 1955, les débuts avaient été prometteurs. A son arrivée à Alger, Lorillot avait fait la meilleure impression. Grand, distingué, racé, voire un peu hautain, le nouveau commandant en chef ne manque pas d'allure. Un beau ▶

Le général Salan. A sa gauche, le général Lennuyeux, vieux compagnon d'Indochine. Salan, arrivé très discrètement, fera, le lendemain, son entrée solennelle dans Alger.

E.C.A.


Copery

◄ Le Constantinois. Il aura été le souci cardinal du général Lorillot. Ce dernier quitte l'Algérie avec la désespérante impression d'avoir perdu une course contre la montre dans une guerre subversive.



Près de Bône, les ► ruines d'Hippone, ancienne capitale de la Numidie. Dans ce paysage d'Évangile, se dresse la basilique de saint Augustin. Ici, le sang coulera à l'ombre de la croix.

Fin 1956, en Algérie, les unités de parachutistes, renforcées, vont multiplier les opérations. Bigeard, lors d'une visite du général Lorillot à son P.C., lui en rend compte. ▼

départ amer après un vrai constat d'échec

type de général. Célibataire endurci, véritable moine soldat, l'homme se consacre à fond à sa tâche, fait preuve d'un dévouement et d'une conscience admirables. Ses exposés, ses « briefings », d'une remarquable clarté, en imposent et inspirent confiance.

D'autre part, Lorillot sait parfaitement se cantonner dans sa tâche et s'effacer devant le pouvoir civil, ce qui ne gâte rien. « Il conçoit son rôle comme on doit le concevoir », dira Soustelle avec un rien d'admiration. Le gouverneur général entretiendra d'excellents rapports avec le commandant en chef pendant toute la durée de son proconsulat. Avec les débuts du règne de Lacoste, l'impression favorable persiste, d'autant que Lorillot, d'un « républicanisme » éprouvé, entretient des relations avec certains milieux socialistes. En tout cas, Lacoste lui sait gré de se cantonner dans son domaine, d'approuver son programme et de lui laisser carte blanche sur le plan politique.

Cependant, les choses ne tardent pas à se gâter. Tout au long de l'année 1956, les plus optimistes sont bien obligés de constater que la situation militaire ne

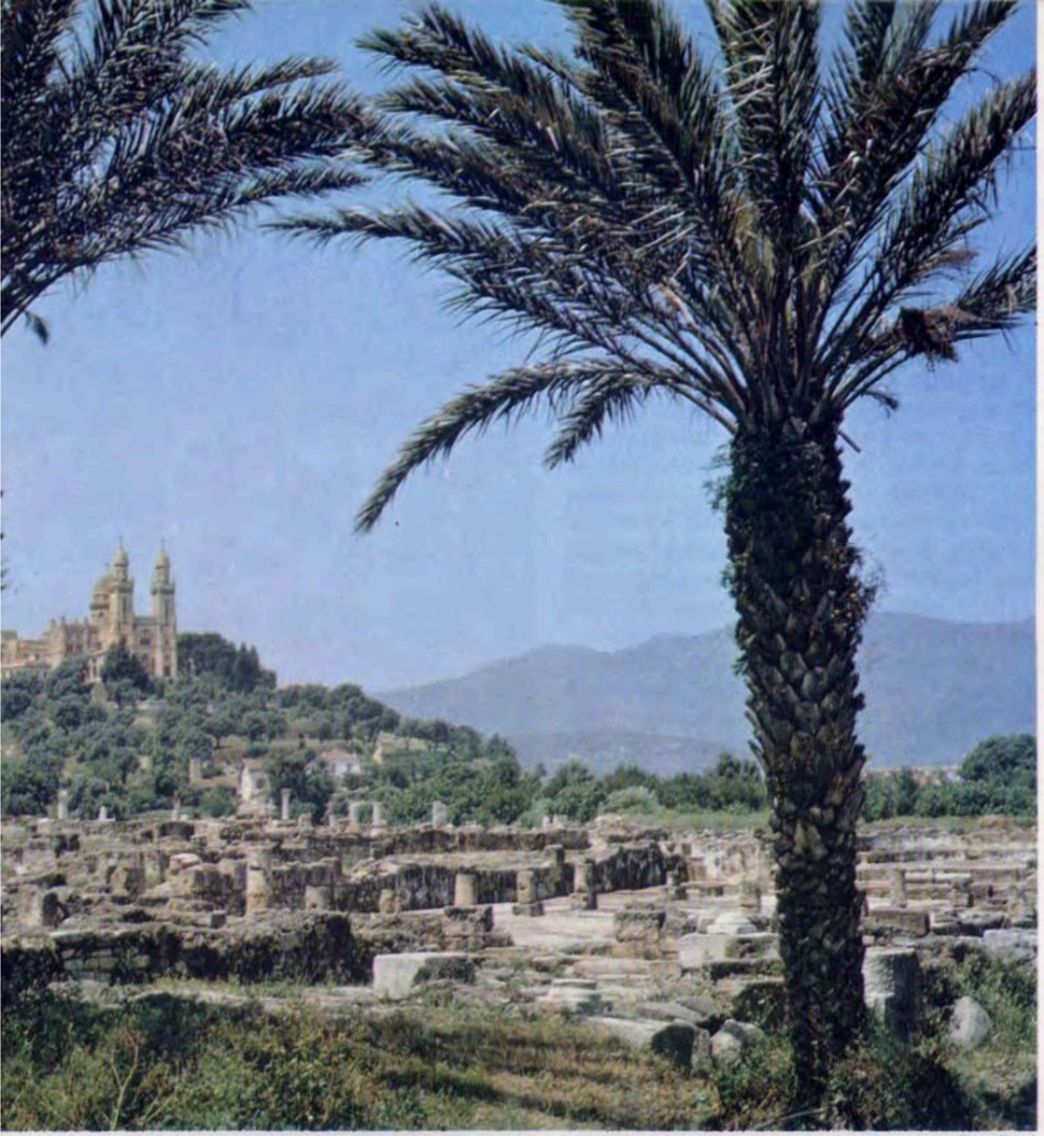

Dalmas

cesse de se dégrader, malgré une augmentation spectaculaire des forces armées. Toutes les demandes de Lorillot ont été satisfaites. Les effectifs ont doublé du temps de Soustelle, doublé encore avec Lacoste. Et pourtant, on n'enregistre pas de véritables succès. Aucune solution militaire n'apparaît. Bien au contraire, la rébellion fait tache d'huile.

L'époque où elle était cantonnée dans l'Aurès et dans le Constantinois est révolue. Elle déferle maintenant d'un bout à l'autre du pays. A l'exception des villes et de rares zones encore préservées, toute l'Algérie devient terre d'insécurité. L'administration se volatilise, les télécommunications sont paralysées. Impossible de faire rentrer les impôts, de procéder au moindre recensement. La circulation se fait aléatoire ou ne se maintient plus qu'avec la complaisance des rebelles. Devant cette dégradation, Lacoste finit par bouillir d'impatience. Toute sa politique, réformes administratives, économiques, sociales, reste suspendue au rétablissement d'un minimum de sécurité. Or la « pacification » n'avance pas; pis, elle régresse. Le ministre résidant finit par s'impatienter du calme, de la réserve, de la parfaite courtoisie de Lorillot. Il lui reproche de ne rien comprendre à la guerre révolutionnaire, de se cantonner dans des méthodes surannées, de faire preuve d'apathie, de ne pas oser se jeter à l'eau.

Critiques qui rencontrent un solide écho dans l'armée. La plupart des cadres ne connaissent guère que l'envers des qualités du commandant en chef, trop souvent glacial, rogue, voire franchement désagréable. Venant en inspection à Sidi-Bel-Abbès, Lorillot refuse de passer en revue deux compagnies de la légion. « Qu'est-ce qu'ils foutent là ?... Devraient être dans les djebels. »

De l'avis général, Lorillot est un chef dépassé, beaucoup trop classique, incapable de prendre à bras-le-corps le problème épineux de la guerre subversive. Il a fait son temps. Ces critiques comportent,



Pierre Tétrel

tions traditionnelles de l'armée d'Afrique : goumiers, tirailleurs marocains, tout en mettant en réserve les unités autochtones, devenues trop « nerveuses », trop « influençables », et manifestant un fâcheux penchant pour la désertion. Il a fallu également accueillir, intégrer les « rappelés », dont l'état moral et la préparation laissaient, au départ, singulièrement à désirer. Pour répondre à la psychose d'insécurité des Européens, il a fallu encore mettre en place un « quadrillage » extrêmement lourd et coûteux en effectifs. Enfin, la crise de Suez a encore contribué, pendant des mois, à stériliser 30 000 hommes d'excellentes troupes. Quant à la défense des frontières, le long desquelles les infiltrations se multiplient, elle mobilise d'importants effectifs. Le « barrage » marocain est à peine commencé; quant à celui de Tunisie, il est encore en projet.

33 000 hommes au total contre la guérilla

Au total, le dispositif, impressionnant sur le papier, reste, en fait, figé dans des tâches subalternes et l'absence d'unités mobiles d'intervention générale laisse l'initiative à l'adversaire. Dans le Constantinois, le général Noiret constate qu'il dispose en principe de 90 000 hommes. Mais une fois défalqués les 20 000 hommes appartenant aux services, aux états-majors, aux centres d'instruction, les 8 000 confinés dans des unités statiques, les 20 000 tirailleurs algériens et les 12 000 soldats africains, il ne reste pas tout à fait 40 000 Européens, dont 15 % sont indisponibles ou en permission. Au total, on compte à peine 33 000 hommes pour mener la lutte antiguérilla.

Mais la raison principale de l'échec est probablement ailleurs. Lorillot a cru bon de reprendre les méthodes éprouvées de Lyautey, affirmer partout la présence des ▶

malgré tout, une forte part d'exagération. Certes, l'Algérie a reçu les renforts demandés, mais ces renforts sont toujours arrivés avec retard et l'armée française a perdu la course contre la montre engagée avec la rébellion. Lorillot a dû tenir compte du moral des cadres, affecté par le drame indochinois, par le « nomadisme » des officiers et des unités et par une réglementation du temps de paix inadaptée à la vie en campagne.

Surtout, le commandant en chef, avant de pouvoir créer un outil homogène, efficace, a dû constamment improviser et réorganiser. Il a d'abord fallu retirer d'Algérie les troupes noires et les forma-



ECA

Un général s'en va, ▶ un autre le remplace. Défilé, cérémonies, *Marseillaise* et recueillement. Derrière ces masques officiels, l'amertume de Lorillot, le mystère de Salan. Lacoste lui-même avouera qu'il est « intimidant ». Salan arrive à Alger sans tambour ni trompette, par un avion de nuit. Le lendemain, il fait son entrée dans la ville en voiture découverte. *De droite à gauche :* l'amiral Auboyneau, le général Lorillot, R. Lacoste, Max Lejeune, le général Salan.

le nouveau commandant en chef est le plus décoré de France. On l'accueille à Alger avec circonspection. Que cache son masque?

troupes françaises pour protéger les autochtones, leur rendre confiance et les amener à parler. C'est ce qui, d'ailleurs, justifiait, de son point de vue, une augmentation massive des effectifs. Mais cette technique a échoué avec l'effacement des formations indigènes, remplacées par des troupes métropolitaines peu aguerries et ignorantes des conditions locales, et aussi en raison de l'implantation du dispositif politico-militaire du F.L.N., qui tarit tout renseignement. Enfin, si Lorillot a fait preuve de bonne volonté en participant, aux côtés des autorités civiles, à toute une politique de refonte administrative et économique, il a par trop négligé l'arme psychologique.

Mais, de cette lacune, le commandant en chef n'a guère conscience. Pour lui, nos déboires en Algérie sont dus essentiellement à l'appui extérieur donné au F.L.N. La rébellion est « le résultat de volontés étrangères qui, agissant de l'extérieur, ont réussi à inspirer à nos autochtones une peur qui tend à faire tache d'huile et supprime le renseignement. L'action à mener contre ces activistes est capitale. Elle est du ressort gouvernemental ». La solution du problème passe donc par Rabat, Tunis ou Le Caire. Elle échappe à l'armée. Une idée, d'ailleurs, qu'il est loin d'être seul à exprimer à ce moment-là.

Cette interprétation n'empêche pas que le bilan général ne soit alarmant. Si Lorillot achève la mise en place d'un imposant dispositif et s'il a pu entreprendre le colmatage des frontières, la croissance de l'A.L.N. n'en reste pas moins impressionnante. Ses effectifs, évalués à 6 000 combattants et 10 000 supplétifs en décembre 1955, atteignent respectivement 10 000 et 20 000 au printemps suivant, 20 000 et 25 000 à la fin de l'été de 1956...

Cogny paraît favori

Si tout le monde est d'accord pour remplacer Lorillot, reste à lui trouver un successeur. Les commentaires vont bon train. On attend un ancien d'Indochine. On avance des noms : Boyer de la Tour ou Cogny; celui-ci paraît favori, c'est le technicien de la guerre subversive, le colosse rompu aux arcanes des cabinets ministériels... Mais, coup de théâtre! c'est Salan qui est nommé, le « Mandarin ».

Le nouveau commandant en chef débarque à Alger le 14 décembre 1956, à 23 heures. Il a pris l'avion, malgré la répugnance de Mme Salan, la « Biche », qui a gardé un souvenir horrifié d'un vol acrobatique en Indochine. Mais, dès le lendemain, le général rachète son arrivée discrète. Il fait son entrée solennelle à Alger, en voiture découverte, avec une escorte de motards à gants blancs à crispin, suivant les meilleures traditions coloniales.

A peine arrivé, c'est une pluie de commentaires, d'interrogations. Salan pose une énigme. Le personnage paraît mystérieux, entouré d'une aura. Salan, c'est le « Mandarin », le « Chinois », le successeur de De Lattre en Indochine... Il a derrière lui Hoa Binh, Na San... C'est le général le plus décoré de France, dix rangées de « bananes ». Il doit coucher avec, affirment les mauvaises langues.

Pour commencer, tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il a de l'allure. Il est beau. Torse avantageux. Visage régulier, cheveux argentés, légèrement bleutés. Profil de médaille. Proconsul, empereur romain. L'homme impressionne, intimide, Lacoste l'avoue ingénument. Qu'y a-t-il derrière ce masque impénétrable, énigmatique?

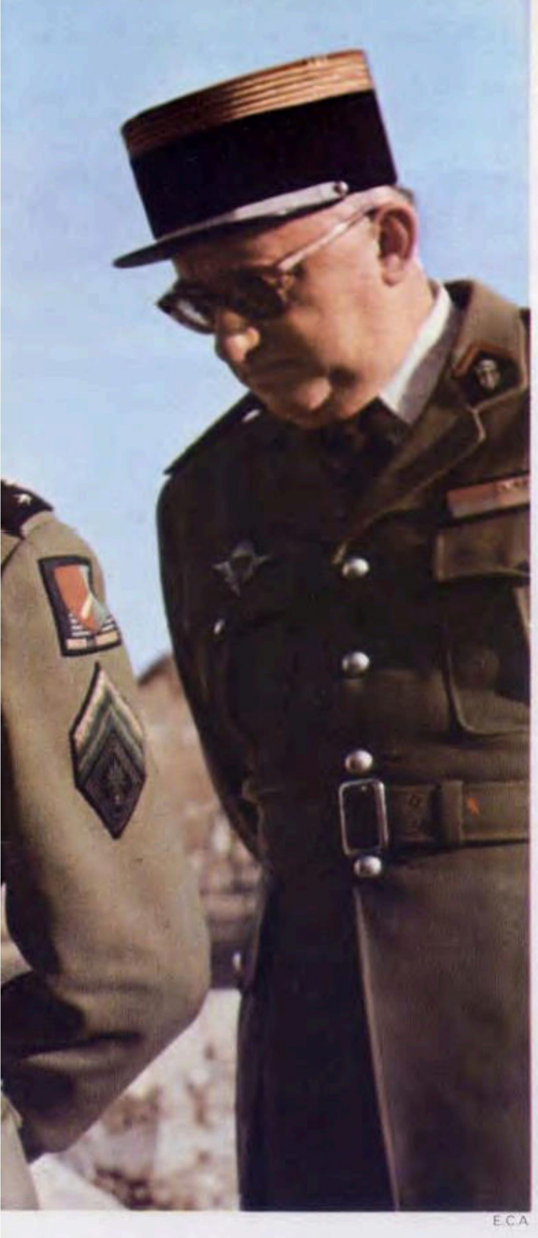
En fait, Salan est un homme profondément intelligent, habile, qui a le sens de sa carrière, de ses intérêts. Il est ambitieux, ce qui est normal. Il a compris l'avantage des relations politiques. Revenu d'Indochine à la fin de 1955, il se trouve d'abord, en quelque sorte, en réserve à la tête des « réserves stratégiques », boulevard du Montparnasse. Un instant, il est question de l'envoyer commander les troupes françaises en Allemagne. Mais son but, c'est l'Algérie. Un malin démon le



Là, c'était l'Indochine. Une autre guerre. Pour Salan, une première passion. C'est en Indochine qu'il tombera amoureux de l'Empire. A ses côtés, le général Cogny. Pour l'Algérie, on pensa un moment à Cogny. Puis ce fut Salan. Des raisons fort différentes mêleront encore leurs noms, en janvier 1957 : l' « affaire du bazooka ». ▼



A.F.P.



◀ Le nouveau patron de l'armée en Algérie. Un visage de proconsul et, sur la poitrine, l'impressionnant témoignage d'une vie de « baroud ». « Bananes » sur dix rangs. « Un régime », disent les capitaines.

E.C.A.

pousse à solliciter le commandement. Il se sent de taille à affronter le problème, à la lumière de son expérience indochinoise. Résultat : une campagne discrète, habile, et c'est lui qui a été désigné. « Enfin, nous y sommes! » déclare-t-il à un de ses officiers, le premier soir, à l'hôtel Saint-George.

Opiomane ? Franc-maçon ?

C'est encore un homme profondément simple, profondément réservé, qui n'aime pas les mondanités, les réceptions. Son temps, il le passe à l'état-major, chez lui ou en visite sur les théâtres d'opérations. Dans les conférences, il parle peu, de peur, aurait-il dit en plaisantant, qu' « on ne lui prenne ses idées ou qu'on ne les utilise mal ». Cependant, il sait qu'il impressionne, qu'on ne discute pas ses ordres, et il en tire un avantage certain. Le mystère qui rôde autour de sa personne n'est pas fait pour lui déplaire. Il est de fait qu'une légende ou plutôt tout un faisceau de légendes l'entoure. Pour les avertis, les initiés, ceux qui savent toujours tout, Salan, c'est un opiomane, un franc-maçon; c'est encore l'homme des sectes.

Opiomane? Une assertion qui ne peut que faire sourire tous ceux qui ont servi sous ses ordres, en Indochine ou ailleurs. Aux moments difficiles, Salan accepte toujours de recevoir ses subordonnés même à une heure avancée de la nuit. Il paraît en robe de chambre, parfaitement lucide et l'esprit totalement dispos. Franc-maçon? Une assertion qui sera à l'origine d'une savoureuse anecdote. Un des membres les plus respectables de la franc-maçonnerie tenta, en fonction de cette appartenance supposée, d'entrer en contact avec Salan à Paris. Il fit part de son désir, avec les circonlocutions d'usage, à un des aides de camp du général. Celui-ci ne put que le détromper sur l'appartenance de son chef, tout en lui révélant qu'il avait lui-même l'honneur d'appartenir à cette honorable confrérie.

Le mépris des calomnies

L'homme des sectes? Encore une légende dont il est impossible de déterminer les origines. Peut-être tient-elle à la politique suivie en Indochine après les accords de Genève. Salan n'aurait pas caché alors son opposition à la politique du haut-commissaire, le général Ely, jugée trop favorable aux Américains et à Diem. Le désaccord aurait suffi à faire de Salan l'homme des sectes.

En tout cas, l'arrivée de Salan provoque une explosion de colère dans les milieux européens, et notamment chez les activistes, qui tiennent, une fois de plus, comme à la venue de Soustelle ou de Lacoste, les propos les plus stupides. Salan, ce franc-maçon, ce radical socialiste, l'âme damnée de Bourgès, c'est lui qui a lâché l'Indochine. C'est un traître, il vient recommencer le même coup en Algérie. Avec Lacoste, c'est l'homme à abattre.

Pour le moment, Salan affecte de mépriser ces calomnies. Seule, sa femme mesure la haine dont il est l'objet. Le commandant en chef entend être jugé sur pièces. On le verra aux actes. Il veut prendre l'Algérie à bras-le-corps. Il se met d'abord au courant, écoute Lorillot, un Lorillot débordant d'amertume, qui confesse : « Je suis navré de m'en aller, parce qu'on me frustre de ma victoire! » C'est beaucoup dire. Toutefois, Salan devra beaucoup à son prédécesseur : des réserves générales reconstituées avec la fin de l'équipée de Suez, des barrages frontaliers en cours de réalisation, un dispositif de quadrillage en place; en un mot, la possibilité de reprendre l'initiative.

Informé, Salan rédige personnellement, dès le 18 décembre, sa directive générale nº 1. Il constate la qualité et l'efficacité croissantes des bandes F.L.N., « bien pourvues en armes automatiques, en mitrailleuses, en mortiers et, fait nouveau et capital, en moyens de commandement ». La rébellion s'appuie maintenant sur un puissant ensemble militaire, plate-forme de l'action politique. « Sans ce soutien de l'A.L.N., la structure de la rébellion perdrait de son efficience. La réplique doit donc consister dans l'anéantissement des groupes militaires rebelles et dans la destruction de l'appareil politique, sans négliger l'action sur les populations. »

Salan refuse tout système de défense, type « béton au cordeau ». Il faut sans cesse recourir à l'offensive, ne pas laisser de répit à l'adversaire. « Faites durer vos actions et sortez beaucoup de nuit. Soyez mobiles »; « Il faut faire vite, toujours plus vite, pour abattre l'adversaire et le devancer dans son effort présent »; « L'hiver ne doit pas être « l'hibernage », mais l'action partout, sur terre, sur mer et dans les airs. » A partir du 15 janvier 1957, la 10e D.P. et la 7e D.M.R. joueront le rôle de réserves générales mobiles. « Cette troupe de choc me permettra d'imposer silence aux actes d'hostilité venus de l'est et de l'ouest. »

Le commandant en chef insiste, en effet, sur les bases extérieures, qu'il s'agisse de la Tunisie ou du Maroc. « La vallée du Draa et Tindouf méritent la plus grande surveillance. De tout temps, la contrebande d'armes et les « griots » en ont fait leur axe de pénétration et de propagande. » Salan ne répudie pas le « droit de suite » : « C'est par l'offensive que nous devons interdire à l'adversaire de pénétrer chez nous avec ses moyens d'attaque. Lorsqu'il nous fait injure, c'est chez lui que nous devons chercher réparation. » Avec Salan, la guerre d'Algérie entre bien dans une nouvelle phase de durcissement. H

Philippe MASSON

Gamma



◀ Les Salan sont un couple né dans la guerre, et qu'une vie riche d'aventure n'abattra jamais. Quand il écrira ses Mémoires, Raoul Salan les dédiera à « la Biche » : « A ma femme, qui a partagé mon existence difficile et n'a cessé de me soutenir de son affection constante et de ses conseils avisés. » Elle partagera avec lui les sévères épreuves de la clandestinité.

COMMENT LE F.L.N. DÉC

Au cours du dernier trimestre de 1956, le « réseau bombes » de Yacef Saadi acquiert une redoutable efficacité. Il opère même dans la grande banlieue d'Alger, puisqu'il organise, dans les premiers jours d'octobre, des attentats contre des autocars (à l'Arba et à Rivet) à titre de sanction contre des propriétaires musulmans de lignes de transport qui refusent de payer leurs cotisations au F.L.N. Un coup dur l'atteint cependant lorsque, le 10 octobre, une imprudence dans la manipula-

Des fermes éclatantes, au milieu de houles vertes, ▶ jalonnent l'Algérie vinicole. Avant cette opulence, il y eut le calvaire des premiers pionniers. Ceux qui, venus en 1848, tentèrent d'apprivoiser la terre, de dépierrer, de défricher et d'assécher. Entre deux épidémies, deux razzias, deux nuages de sauterelles. Western dont les héros étaient des chômeurs du faubourg Saint-Antoine. Beaucoup moururent. D'autres les remplacèrent. Cette Algérie-là se voulut française.



tion des explosifs fait sauter, à El-Biar, la Villa des Roses, où opère l'équipe Abderrahmane Taleb. L'un des membres du groupe, Kouache, est tué par l'explosion, mais deux autres, Marsali et Bazi, ne sont que légèrement blessés et se replient sur la Casbah, où ils organisent sur de nouvelles bases, toujours avec Taleb, la fabrication des engins explosifs.

Des fournitures de plastic et de matériel de réglage achetées en Belgique et en Scandinavie, stockées au Maroc, puis acheminées vers la capitale, *via* Oran, permettent d'ailleurs certains perfectionnements techniques et notamment la miniaturisation des bombes.

Attentats pour l'O.N.U.

Lorsque Ben M'Hidi et Ben Khedda viennent, le 30 octobre, rendre visite, au nom de la direction suprême du F.L.N., à Yacef Saadi (qui, tout comme Zohra Drif, réside souvent, désormais, 5, impasse de la Grenade, chez Hattali Fatiha Bent Larbi, veuve de Mostefa Bouhired), le chef de la Casbah peut rassurer ses deux interlocuteurs : le « réseau bombes » s'est reconstitué et développé, et les groupes de choc issus des « Combattants de la libération » (encore sous l'influence communiste) n'ont pas le monopole de la production et de l'utilisation des engins explosifs.

A cette date, la « zone autonome d'Alger », dont la création avait été décidée par les dirigeants F.L.N. au « congrès de la Soummam », a mis en place ses nouvelles structures.

Les groupes de choc dépendent des « chefs militaires » des trois « régions » (Alger-Centre, y compris la Casbah, Alger-Est et Alger-Ouest) et ils obéissent eux-mêmes à Larbi Ben M'Hidi, qui les représente au sein du C.C.E. (Comité de coordination et d'exécution). C'est le C.C.E. qui établit la convergence des activités militaires et des activités politiques du F.L.N. et qui indique aux responsables dans quelle stra-

IDE D'ABATTRE FROGER



Associated Press

En assassinant Froger, le F.L.N. visait beaucoup plus le maire de Boufarik, ville symbole de l'éclatante réussite des pionniers français dans la plaine de la Mitidja, que le gros possédant terrien, attaché aveuglément à ses privilèges et à ses droits seigneuriaux, comme on s'est plu à le présenter. En fait, Amédée Froger ne possédait rien.

– En mourant, il nous a laissé notre caveau de famille.

C'est ce que disent aujourd'hui ses filles, ajoutant :

– Ce que nous considérons d'ailleurs comme sa gloire.

Le domaine du Chapeau-de-Gendarme, dans la plaine de Bône, était une société abondant en petits actionnaires, notamment des gendarmes, si nombreux que le conseil d'administration ne détenait pas à lui seul le quart des actions. Froger en faisait partie. On lui a attribué aussi un domaine de 750 ha dans la Mitidja. Rien n'est plus faux. Cette propriété de Saint-Charles, dont Froger fut un des six acquéreurs, en 1913, fut très vite transformée en société, et vendue en 1933. Le maire de Boufarik, avant de se battre pour les thèses de l'Algérie française, avait mené, en France, un autre combat, celui des hommes de sa génération, en 1914-1918. Parti dans un régiment de zouaves, il fut blessé et, pendant sa convalescence, se porta volontaire pour être pilote d'aviation. Le 28 décembre 1915, son avion fut abattu entre Soissons et Paris. Le copilote avait été tué et Froger resta trois mois dans le coma. Soigné dans un hôpital américain de la Marne, il fut reconnu invalide à 75 %. La Légion d'honneur lui est attribuée à titre militaire, sa croix de guerre porte deux étoiles et une palme. Comme beaucoup de pieds-noirs, ce descendant de Bretons qui s'étaient installés en Algérie en 1836 était un radical socialiste qui assuma par la force des choses jusqu'aux erreurs de sa communauté, quand on se mit à craindre l'abandon et que vint le temps des assassins.

Marie ELBE

Ionesco - « Réalités »

tégie doivent s'inscrire leurs actions. L'importante « circulaire intérieure » qui est diffusée fin octobre déclare, par exemple :

« Une importante bataille s'engage à l'Assemblée générale de l'O.N.U., où la question algérienne figure à l'ordre du jour, et l'on va, pendant des semaines, parler de l'Algérie. Cette bataille n'est pas seulement diplomatique, mais politico-militaire, et elle se joue aussi à Alger. Nous devons « internationaliser » le conflit, détruire le mythe de l'« Algérie française », démontrer au monde que le peuple tout entier, et non pas seulement quelques « groupes retranchés dans la montagne », adhère à la lutte libératrice. Alors que le poids de cette lutte a été supporté essentiellement, jusqu'ici, par les masses paysannes, nous devons engager davantage les masses urbaines dans l'action, ce qui nous permettra, en même temps, d'affirmer la représentativité exclusive du F.L.N. face au M.N.A., ▶

Musulmans et Européens : la viole

Arrêts d'autobus, commissariats, garages, objectifs du F.L.N. pendant l'été de 1956. Le sang répond au sang, le contre-terrorisme au terrorisme, la violence à la violence. Après l'attentat de la rue de Thèbes, œuvre d'un réseau européen Yacef Saadi contre-attaque. Pour un combat inexpiable.

Film J. C. Carlus





Un des objectifs du F.L.N. : les bâtiments administratifs. La poste d'El-Biar ne sera pas touchée parce que le F.L.N. avait installé tout à côté son premier laboratoire de bombes, dans une maison appartenant à un droguiste, Saïd Smaïl : la villa des Roses. Le chimiste Taleb Abderrahmane y fabriquera deux kilos d'explosif. Il n'aura pas le temps d'y poursuivre ses « travaux ».

Alain Gesgon

qui entretient encore l'équivoque en France et hors de France.

« Les résolutions du « congrès de la Soummam », qui vont être publiées dans un numéro spécial d'*El-Moudjahid*, définissent le sens de ce combat. La grève d'un jour lancée à l'occasion du deuxième anniversaire du déclenchement de l'insurrection n'est que la répétition générale d'une grève de plus grande envergure qui devrait durer huit jours (1). Les attentats doivent avoir la même signification politique que cette grève. »

(1) Cette grève aura effectivement lieu du 28 janvier au 4 février 1957.

Principalement organisés par Yacef Saadi, Ali la Pointe et l'artisan cordonnier Hadji Atmane, dit Kamel, les attentats « pour l'O.N.U. » se succèdent à partir du début de novembre et surtout de la semaine du 7 au 14 novembre. Le 8, deux bombes déposées, l'une rue Michelet, l'autre rue Colonna-d'Ornano, explosent dans des couloirs d'immeuble. Le 9, c'est le Milk-Bar qui est visé. Le 12, les groupes de choc de la zone autonome opèrent à la fois à Alger (attentats contre un autobus) et dans les faubourgs d'Hussein-Dey (attentats à la gare et au café-dancing Pergola) et de Maison-Carrée (attentat au Monoprix). Après une brève accalmie, deux cafés sont de nouveau attaqués, à Hussein-Dey, tandis qu'un attentat a lieu à Alger, à l'arrêt du trolleybus, boulevard de Provence, et un autre à la Maison du combattant.

A la fin du mois, alors que les commerçants font deux jours de grève à l'appel de l'U.G.C.A. (Union générale des commerçants algériens), c'est un poste de police qui est attaqué dans le quartier de Notre-Dame d'Afrique.

Le meurtre de Chaouch

Un véritable climat de guerre urbaine se crée, car les actions violentes, spontanées ou organisées, de certains Européens ne sont pas moins sanglantes que celles des commandos du F.L.N. Le 2 novembre, les deux fils d'un gérant de ferme tué, près de son lieu de travail, par des soldats de l'A.L.N., se rendent dans la localité la plus proche – Mou-

e et le sang tracent une frontière entre les deux communautés ...

◄ Sur les hauteurs d'Alger, El-Biar est un quartier résidentiel européen, où les somptueuses villas côtoient les petits pavillons de retraités. De nombreux musulmans y ont aussi leur « maison d'été ». Notamment dans le quartier de la Scala, où explosera la villa des Roses.

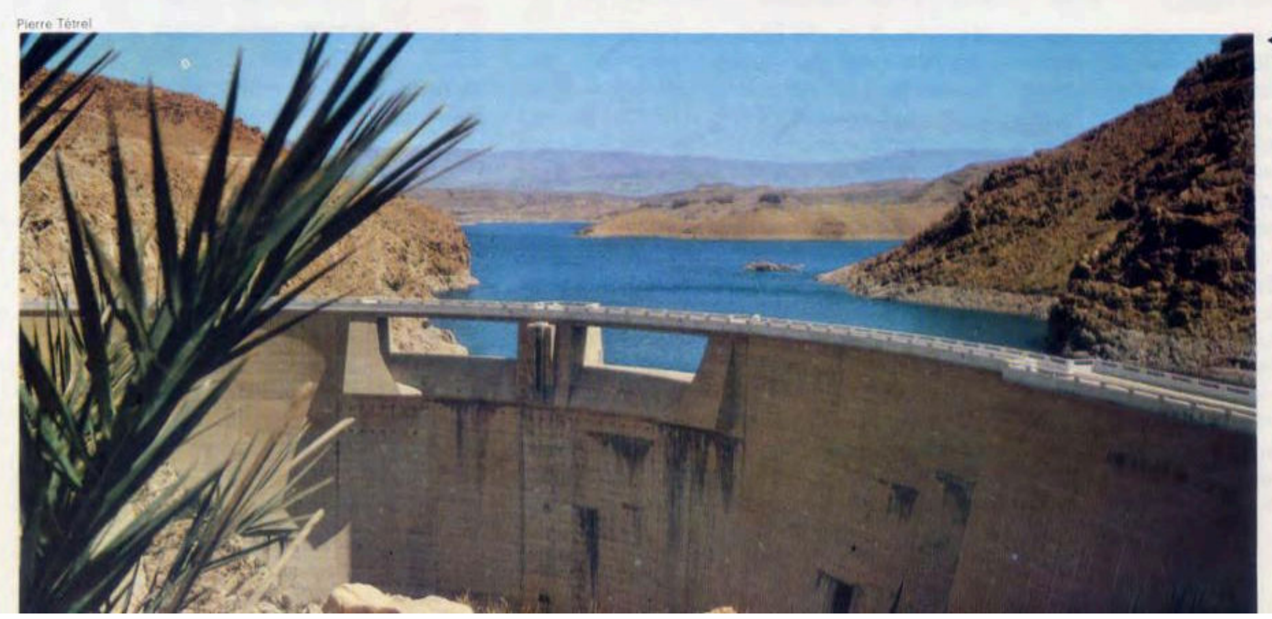
Alain Gesgon

zaïaville — et tuent à coups de fusil cinq Algériens : Youssef Bouhacine, Mahdi Benaïssa, le marchand de cycles Abdelkader Zanzana et deux consommateurs d'un café maure, Brahim Meziane et Taïeb Abidet. Cette vengeance soulève au sein de l'opinion musulmane de la région algéroise une émotion qui est à peine apaisée qu'une nouvelle affaire soulève l'indignation : la tuerie, par des militaires, lors d'un ratissage à Médéa, de nombreux Algériens, dans des conditions telles que le haut fonctionnaire Jean Mairey, en mission d'enquête en Algérie, adresse à Paris un rapport accusateur.

Deux jours plus tard, une troisième affaire accroît encore le ressentiment des milieux nationalistes, car la victime est un militant du F.L.N., Chaouch, qui exploite un bureau de tabac rue d'Isly. Deux membres d'un commando de l'O.R.A.F. lui présentent, lorsqu'il arrive à sa boutique, le 17 décembre, de fausses cartes de police, l'invitent à les suivre et le font monter dans une voiture qui le conduit dans une ferme isolée proche de la bourgade de l'Alma, à 50 km d'Alger. Là, Chaouch est soumis pendant quarante-huit heures à toutes sortes de sévices, en présence de plusieurs leaders du contre-terrorisme algérois, qui enregistrent ses déclarations sur les activités du F.L.N. Il finit par succomber.

Lorsque ces faits lui sont révélés, Robert Lacoste se met en colère et prononce la dissolution des deux principales organisations dans le cadre desquelles opèrent les « contre-terroristes » : l'O.R.A.F. et le C.R.F. Les services de presse du ministre résidant montent en épingle cette décision et rappellent à ce propos la déclaration de Robert Lacoste, faite deux mois plus tôt à la revue *Entreprise :* « Dès qu'on signale un acte de terrorisme, c'est à la troupe et à la police d'intervenir jusqu'au moment où l'ordre est rétabli. Je suis résolu à ce que tous les Français d'Algérie comprennent cela, et je n'hésiterai jamais à jeter toute ►

Pierre Tétrel



◄ Dès 1956, nouveaux objectifs du F.L.N. : ouvrages d'art et surtout barrages. Dans ses missions de destruction, l'A.L.N. obtiendra peu de succès, mais obligera le commandement français à multiplier les postes de surveillance, rendant statiques une partie de ses unités. Ici le barrage de Foum-el-Guerza, qui permet l'irrigation de 18 000 hectares de terrain.

Soustelle ou Sérigny, ou Borgeaud, ou Froger, ou Laquière. Finalement, Yacef désigne Froger

mon autorité dans la balance pour que nul ne se fasse justice lui-même. »

Tous ces événements sont commentés avec passion par les dirigeants du F.L.N., qui, dès le 28 novembre, ont, dans un tract, menacé de représailles les hommes de l'O.R.A.F. (on note, en effet, en décembre, à côté d'attentats à la bombe comme ceux de la rue Villegaignon ou du boulevard Carnot, des attaques contre des Européens fichés par le F.L.N. comme « ultras », tel le pâtissier Roger Falib, blessé à une main par deux balles de pistolet).

« L'un des cinq doit mourir »

Depuis que des « mesures de sécurité exceptionnelles » ont été prises dans Alger et que des réseaux de barbelés ont été installés, le 5 décembre, non seulement autour de la Casbah, mais autour de plusieurs bidonvilles où vivent des Algériens, les leaders du F.L.N. commencent à se sentir traqués. Alors qu'il s'est dissimulé, en compagnie de Yacef Saadi et de quelques autres responsables, dans la cache construite pour six personnes 5, impasse de la Grenade, Larbi Ben M'Hidi, qui est le seul membre du C.C.E. à vivre en permanence dans la Casbah, entend les soldats fouiller les maisons voisines. Huit jours plus tard, Yacef Saadi, qui se trouve, cette fois, en compagnie d'Ali la Pointe, de Hassiba Bent Bouali, de Zohra Drif et de Djamila Bouhired, échappe une fois de plus, mais de peu, à un deuxième ratissage. Les chefs des groupes de choc des trois régions de la zone autonome d'Alger vivent sur les nerfs et parlent de se défouler en « organisant un gros coup » pour venger Chaouch.

– Oui, nous allons organiser un gros coup, leur dit, lors de la troisième rencontre de décembre, Ben M'Hidi, qui leur rend visite une fois par semaine, nous devons organiser un attentat spectaculaire contre un ultra très connu ; et ce ne sera pas seulement pour un motif de vengeance, mais pour de hautes raisons politiques.

Le leader du C.C.E. explique alors que le F.L.N. suit avec la plus extrême attention la « bataille secondaire » qui se déroule, chez les colonialistes, entre les conservateurs les plus fanatiques et l'équipe de Lacoste, décidée, quant à elle, à imposer quelques réformes et à prendre des mesures administratives contre les ultras les plus turbulents.



Dalmas

◀ **Yacef Saadi. C'est lui qui a la haute main sur les réseaux terroristes du F.L.N. et qui dressera la liste noire des « ennemis à exécuter ». Parmi eux, le président des maires d'Algérie, Amédée Froger. Ali la Pointe sera chargé de l'attentat. « Ils m'ont eu », seront les derniers mots du président Froger.**



Coll. M. Elbe

◀ **Un jeune étudiant en sciences, l'air sage et résolu : Taleb Abderrahmane, aîné d'une famille de neuf enfants. Il est présenté à Yacef Saadi et à Ali la Pointe, 5, impasse de la Grenade. C'est de là que partiront les bombes du Milk-Bar et de la Cafeteria. Taleb se fait aussi appeler Mohand Akli.**



Jomone

Pourquoi cette vengeance ? Parce que, si ce combat prend de l'ampleur, certains notables musulmans ralliés depuis septembre 1955 au F.L.N. risquent de se tourner à nouveau vers le représentant de la France, qui pourrait prétendre se parer des vertus du nouveau « libéralisme ». « Dans ces conditions, conclut Ben M'Hidi, il faut administrer la preuve que c'est le F.L.N., et non pas le gouvernement français, qui frappe le plus durement les ultras et leurs chefs de file. Et la cible d'un attentat exemplaire doit être bien choisie. »

Qui va-t-on exécuter ? « Le C.C.E., déclare Ben M'Hidi, a pensé à cinq personnages particulièrement haïs par notre peuple : Soustelle, Sérigny, Borgeaud, Laquière, Froger. L'un de ces cinq doit mourir. »

Au cours de la discussion qui s'engage, les noms de Soustelle, de Sérigny et de Borgeaud sont successivement écartés. Le premier vit en France et ne se rend qu'épisodiquement en Algérie. Le deuxième est le porte-plume et le porte-parole des ultras, mais il ne tient pas un poste de commande réel. Le troisième a toujours symbolisé le colonialisme, mais il ne fait plus parler de lui, alors que l'ancien président de l'Assemblée algérienne, Laquière, et Amédée Froger sont devenus les meneurs les plus actifs et les plus virulents des partisans extrémistes de l'Algérie française.

On estime, finalement, que ce sera l'un de ces deux-là qui devra payer.

La décision définitive est prise le soir de Noël. Les chefs des régions militaires de la zone autonome sont d'autant plus décidés de passer à l'action qu'ils veulent venger un de leurs camarades, Ben Lounès, blessé et arrêté par des policiers le jour même, alors qu'il tentait de mitrailler des militaires français, rue d'Isly.

« Ali ne rate jamais son coup »

Yacef Saadi a établi, depuis plusieurs semaines, une liste « noire » des « ennemis à exécuter », et il a mené des « enquêtes préparatoires » sur les conditions possibles de ces « exécutions ». Il expose que si Laquière est maire de Saint-Eugène, il habite tantôt dans ce faubourg, tantôt dans le centre d'Alger, et qu'il est difficile, dans ces conditions, de le suivre à la trace. Froger, au contraire, a les habitudes les plus ponctuelles. Il quitte tous les jours entre 9 h 30 et 10 heures son domicile du 108, rue Michelet. Un *fidai* peut aisément le guetter, l'abattre et se sauver rapidement par les escaliers de la rue Nocard,



◄ Le cœur d'Alger. Au fond, la grande poste ; à gauche, les facultés. Dès juillet 1956, ce cœur est menacé. C'est pour l'atteindre à coup sûr et sans exposer ses terroristes que Yacef utilise des bombes à retardement.

Jacques Soustelle ► devait être aussi la cible du F.L.N. L'attentat aura lieu, place de l'Étoile, en 1958. Soustelle est alors ministre de l'Information. Aucune balle ne l'atteindra.



Holmès-Lebel

Alain de Sérigny. ► Beau-frère de Jean Duroux, propriétaire de « l'Écho d'Alger ». Réticent sur Soustelle quand ce dernier devient gouverneur, il sera, en définitive, un de ses plus fidèles alliés.



Keystone

où circulent peu de passants. C'est cette exécution – la plus commode à réaliser – qui est choisie.

Reste à savoir qui la fera. Les volontaires ne manquent pas. « Nous n'avons pas le droit d'aller à un échec, tranche Ben M'Hidi, comme lorsque ce maladroit de Salah a manqué Achiary. Le meilleur de nos *fidayin* est Ali la Pointe. Ali ne rate jamais son coup. Il a d'ailleurs déjà étudié et préparé cette action. C'est lui qui l'accomplira. »

Le 28 décembre, à 9 h 50, Ali la Pointe sort son 7,65 de la poche de sa gabardine et tire trois balles sur Froger, qui vient de prendre place à côté du chauffeur de sa 403. Il échappe à ce garde du corps et à deux poursuivants en protégeant sa fuite par quelques coups tirés en l'air avant de s'engouffrer, au coin de la rue Nocard et de la rue Horace-Vernet, dans une voiture qui l'attend et qui se perd très vite dans la cohue de la circulation.

Froger, transporté d'urgence à la clinique voisine du docteur Sola, meurt dans les bras de ce médecin en murmurant : « Ils m'ont eu ! » Larbi Ben M'Hidi, prévenu par un de ses agents de liaison du « plein succès de l'opération de la rue Michelet », déclare non moins laconiquement : « Je vous l'avais bien dit, Ali la Pointe ne rate jamais son coup. » Après quoi, le commandant en chef

Photo de droite : ► Raymond Laquière, la vieille garde de l'Algérie française. Président de l'Assemblée algérienne. Un des hommes à abattre. *Ci-contre :* Henri Borgeaud, sénateur radical d'Alger, sera la cible du F.L.N. qui fait tirer à bout portant sur son auto, à Paris. Le maître de la Trappe en sort indemne.



Keystone



Cinémathèque Gaumont

des *fidayin* de la zone autonome d'Alger et Yacef Saadi donnent l'ordre à tous les militants du F.L.N. de ne pas sortir de chez eux le surlendemain 30 décembre, jour de l'enterrement de Froger, car ils se doutent que la foule furieuse des Européens qui vont se rassembler pour ses obsèques va se déchaîner contre les Algériens.

Une délégation de l'interfédération des maires d'Algérie déclare à Robert Lacoste : « Nous n'aurons pas de repos tant que l'assassin de notre regretté président ne sera pas châtié. » Le ministre résidant donne l'ordre de « retrouver coûte que coûte le criminel » à une police qui se révèle cependant impuissante car, à l'époque, elle sait peu de chose sur les commandos du F.L.N. et sur le rôle d'Ali la Pointe.

L'enquête est confiée aux parachutistes du 1er R.E.P. lorsque ceux-ci, quelques jours plus tard, prennent en main le maintien de l'ordre à Alger. Cinq suspects, soumis à des « interrogatoires poussés », finiront par « avouer » qu'ils ont tué Froger. L'un d'eux, le docker Badech Ben Hamdi, considéré comme le « vrai coupable » et condamné à mort en dépit de ses protestations d'innocence, sera mené à l'échafaud et exécuté le 25 juillet 1957. H

A. P. LENTIN



Jefal

LA MORT D

◄ La nouvelle de l'assassinat du maire de Boufarik tombe comme un plomb sur Alger, qui décide d'assister en masse aux obsèques. L'ordre de grève générale est lancé. Il sera partiellement suivi. La foule évitera la rue d'Isly *(photo)*, très étroite.

A l'heure où des milliers d'Algérois accompagnent le cercueil de Froger, dans sa ville de Boufarik, les territoriaux (U.T.) sont venus devant le monument aux morts. Boufarik, capitale de la Mitidja, était aussi celle de la colonisation. C'est une ville née des marécages. ►

Jusqu'à présent, la direction d'« Historia Magazine », fidèle à la promesse exprimée dans son éditorial nº 1 de dire la vérité, TOUTES LES VÉRITÉS, vous a présenté récits et témoignages provenant de tous les bords : Français métropolitains ou pieds-noirs, Algériens profrançais ou F.L.N., journalistes de droite ou de gauche. Aujourd'hui, Jean-Jacques Susini, qui fut l'un des leaders activistes parmi les plus importants de la guerre d'Algérie, verse son témoignage au dossier d'une des journées les plus tragiques de « l'avant - 13 Mai ». Son opinion — comme celles qu'ont exprimées des témoins qui furent aussi acteurs du drame, engage sa seule responsabilité.

Le jeudi 28 décembre 1956, Amédée Froger, président de l'interfédération des maires d'Algérie, est abattu dans sa propre voiture par le terroriste Ali la Pointe. Les obsèques ont lieu le surlendemain, samedi.

La foule silencieuse attend la sortie du cercueil. On la sent durcie dans une sorte de fièvre contenue et qui n'en est que plus redoutable. Elle est, certes, angoissée à l'idée de perdre le sol natal, mais elle est surtout martelée depuis deux ans par une alternance de peur et d'espoir.

Durant cette seule année 1956, les Algérois ont, en effet, relevé dans leurs journaux une suite ininterrompue de nouvelles propres à les survolter. Le samedi 25 février 1956, c'est, par exemple, *la Dépêche quotidienne* qui titre : « Nouveau crime odieux des hors-la-loi : le car Bou-Saada-Alger, deux voitures particulières et un camion tombent dans une embuscade près du village des Deux-Bassins : six terroristes font descendre les passagers et fusillent sept Européens, dont une fillette de sept ans et demi, et deux musulmans... » Le même journal annonce à ses lecteurs, le vendredi 9 mars 1956, que des rebelles, déguisés en militaires français, se sont introduits dans plusieurs fermes de Palestro pour y tuer, avec des raffinements de cruauté, quatre agriculteurs européens et trois femmes. C'est également par *la Dépêche quotidienne* que l'on apprend, au début de mai 1956, que trois jeunes garçons d'Aïn-Beïda viennent d'être enlevés par le F.L.N.

Et, le 8 du même mois, la première page de *l'Écho d'Alger* fait état, en gros caractères, d'événements encore plus dramatiques : « Nuit de terreur en Oranie dans la plaine d'Aïn-Temouchent. De fortes bandes rebelles attaquent et brûlent une cinquantaine de fermes et massacrent odieusement près de soixante personnes, dont de nombreux Français. Au seul village de Lavayssière, on a compté dans un domaine dix-sept tués, dont six Français qui ont été égorgés et brûlés...

La litanie des meurtres

A 50 kilomètres au nord de Taza, seize tirailleurs sont massacrés après avoir épuisé leurs cartouches. Tombés dans une embuscade près de Mekla, huit goumiers de la S.A.S., dont le sergent Leblond, ont été tués. Six anciens goumiers enlevés et égorgés par les rebelles à Saint-Pierre-Saint-Paul. » Quant au très libéral *Journal d'Alger*, il annonce pour sa part, le 10 mai 1956 : « Quarante-six villages attaqués dans le Nord constantinois; de nombreux civils musulmans sont égorgés par les rebelles, qu'ils refusaient de suivre. »

Les informations de ce genre finissent d'ailleurs par être publiées avec la discré-

A.F.P.

Une immense foule accompagne Amédée Froger au cimetière de Saint-Eugène. Malgré les objurgations de sa famille, qui aurait souhaité des obsèques silencieuses et dignes, les Algérois se déchaîneront. L'enterrement tournera à l'émeute. Ce sera la « ratonnade », mais parmi les musulmans tués, il apparaîtra plus tard que certains n'avaient aucune sympathie pour le F.L.N. La haine ne cessera de grandir entre les deux communautés.

U MAIRE DE BOUFARIK



E.C.A.

tion que provoquent routine et consignes : c'est sans trop y insister que *le Journal d'Alger* imprime encore, le 27 mai 1956 : « Horrible massacre dans un chantier au sud de Biskra : douze Français, dont une femme, égorgés par les hors-la-loi. Dix-neuf goumiers enlevés par les rebelles au sud de Lamoricière. »

Ainsi, depuis deux ans, mais tout particulièrement au long de cette année 1956, les principales nouvelles qui proviennent des campagnes d'Algérie s'expriment par une litanie où reviennent toujours les mêmes mots : enlèvements, égorgements, mitraillages, incendies... Voilà qui suffirait à porter le système nerveux des Algériens, sollicités par tant de stimuli agressifs, jusqu'à un degré de tension proche du point de rupture. Mais eux-mêmes viennent de faire, et durant toute l'année 1956, l'expérience directe du terrorisme. Ils savent maintenant ce que signifie la pire des peurs, celle que l'on éprouve pour ses proches encore plus que pour soi, celle qu'inspire un danger dépourvu de visage et de moment.

Déjà, à la fin d'avril 1956, huit attentats ont désolé, en quarante-huit heures, l'agglomération algéroise. Les violences dirigées contre les Européens ou les musulmans profrançais de la capitale vont dès lors se multiplier. Alger devient une ville où chacun se retourne lorsqu'il a l'impression d'être suivi, où l'on s'inquiète de la rentrée tardive d'un parent, de sa simple sortie dans la rue.

Les armes à feu et les armes blanches ne sont d'ailleurs pas les seules employées par le F.L.N. Elles ne sont pas nécessairement décisives, surtout les jets de grenades ou de cocktails Molotov, les attentats au couteau ou au revolver, comme celui qui vient de coûter la vie à Amédée Froger, et manquent parfois du retentissement psychologique souhaité. Pour démontrer sa puissance devant l'opinion musulmane et mieux séparer les deux communautés d'Algérie en les engageant dans un affrontement aveugle, le F.L.N. a recours au procédé le plus spectaculaire et le plus efficace : l'explosion de bombes à retardement.

Le lien franco-algérien

« A la fin de septembre 1956, celles qui sont placées par des militants du F.L.N. dans des brasseries : l'Otomatic et la Cafeteria, font plusieurs morts et de nombreux blessés, dont la plupart doivent être amputés. Trois autres bombes éclatent, le 12 novembre, et blessent trente-six personnes, parmi lesquelles onze femmes et dix enfants. Chaque jour apporte désormais son lot de corps déchiquetés, de cortèges funèbres, de sentiments mêlés où l'angoisse nourrit la volonté d'un profond changement politique quand ce n'est pas le désir de vengeance.

Cette angoisse s'affirme d'autant plus chez l'Européen d'Algérie qu'il se sent seul. Sans doute, il maintient sa confiance dans l'armée. Mais il sait que les armes sont subordonnées à la toge et que le pouvoir politico-financier est incertain à son égard, animé d'intentions contradictoires, que ce pouvoir n'est, en tout cas, nullement conscient du lien franco-algérien, qui lui demeure intellectuellement et charnellement étranger.

Les bombes explosent dans Alger, le

(Suite page 868)

E.C.A.



◄ Très vite, la police est débordée et la foule contraint les voitures officielles à s'arrêter. On insulte les occupants.

A.F.P.

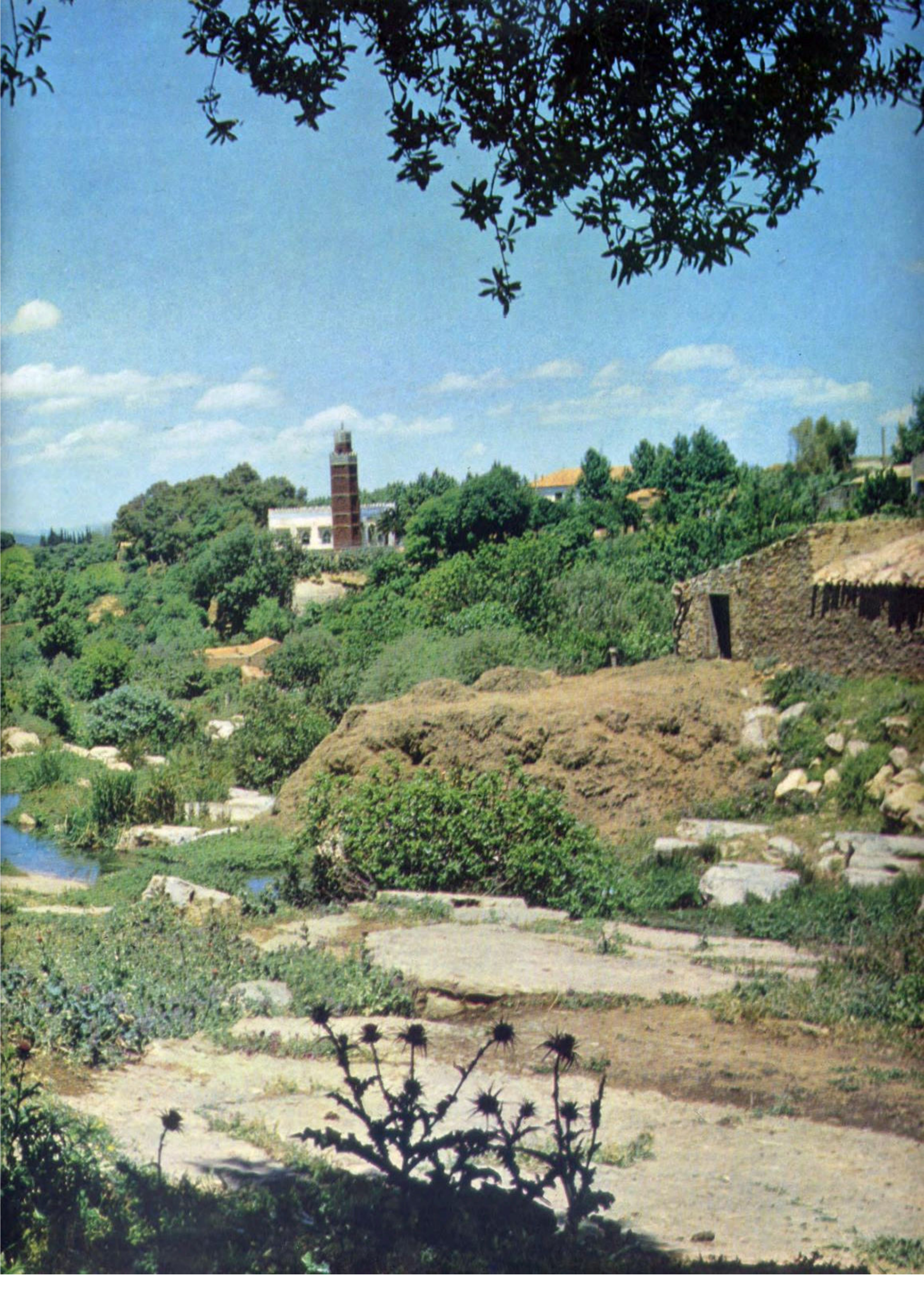


C'est la violence, ► l'émeute, le drame. Véhicules renversés, chasses à l'homme, lynchages. Soudain, le sang justifie le sang.



Pierre Tétrel

OULED-MIMOUN
Au sud de Lamoricière,
entre Tlemcen et Sidi-Bel-Abbès,
dans le djebel Mimouna.




E.C.A.

◀ Toute la ville est descendue dans la rue. Des beaux quartiers aux faubourgs, on est venu. On est venu aussi du bled et des fermes de l'Algérois. La personnalité de Froger devient soudain le symbole d'une Algérie « de papa » qui semble désormais condamnée à mort. Le malheur plane.

Les anciens ▶ combattants, les U.T., les étudiants, derrière des drapeaux en berne. Peu de femmes dans le cortège. Certains voulaient faire de ces obsèques une manifestation politique, un mouvement de masse, silencieux, impressionnant pour le pouvoir. Mais la violence va l'emporter.

des obsèques qui réclament vengeance pour ces deux longues années de terrorisme F.L.N.

(Suite de la page 865)

sang coule dans les rues de la Ville blanche, mais le Parlement de Paris, qui est le centre de toutes les décisions, ne se préoccupe que du prochain renversement du cabinet ministériel.

Voilà ce que pensent et ressentent plus ou moins consciemment les hommes rassemblés devant la demeure d'Amédée Froger. Leurs conclusions, toutefois, ne sont pas les mêmes. Il y a parmi eux des étudiants nationalistes de vingt ans — comme nous — qui veulent que les cérémonies mortuaires soient également des manifestations hostiles à la IVe République, dont l'incapacité les écœure. Il y a aussi des gens du petit peuple, exaspérés par les carences d'un État qui les laisse sans protection, et maintenant résolus à appliquer l'effroyable loi du talion contre les musulmans, rendus collectivement responsables d'exécutions accomplies par une minorité d'entre eux. Enfin, à côté de traditionalistes qui estiment devoir conserver à un dernier hommage la dignité du silence, il y a l'infime groupe de ceux qui ont opté, par égarement patriotique, pour la politique du pire et qui, rêvant de désespérer la population européenne afin de la mener aux réactions les plus dures, veulent précipiter par là le retour au pouvoir du général de Gaulle. De ceux-là, hélas! il nous faudra bien reparler.

C'est vers 14 heures qu'a lieu la levée du corps. Lorsque le cercueil paraît dans l'encadrement de la porte cochère et tandis qu'il est porté sur le char funèbre, la foule, émue, rompt les premières digues.

Puis le cortège se forme. En tête, la famille du défunt et les personnalités officielles : Chaussade, secrétaire général du G.G., le préfet Barret, de nombreux élus. Le glas sonné par l'église du Sacré-Cœur, qui est très proche, est couvert par les slogans de la foule en marche. Certains veulent incendier le consulat des États-Unis, devant lequel nous passons, et c'est seulement aux portes de l'église, où peu d'entre nous peuvent entrer tant elle est petite, que le calme renaît. Ce recueillement est de courte durée.

Un mince rideau de policiers...

A la fin de l'office religieux, un incident met le feu aux poudres. Les pouvoirs publics ont décidé que le corps de Froger et les familiers de la victime seraient transportés en convoi automobile jusqu'au cimetière de Saint-Eugène. Nous nous opposons immédiatement à ce projet car nous n'admettons pas que l'enterrement soit escamoté : cette manifestation doit exprimer à l'égard de Paris notre indignation et notre volonté. Les colères s'abattent d'abord sur Chaussade : sa voiture est encerclée, soulevée; il faut l'intervention du colonel Ducournau, directeur du cabinet militaire de Lacoste, et la renonciation des autorités au transfert rapide du corps pour apaiser les manifestants.

Mais déjà des altercations éclatent, sur les hauteurs de la rue Michelet, entre participants au cortège et commerçants européens peu désireux de fermer leur négoce.

Il est toutefois nécessaire que les propriétaires de magasins respectent l'ordre de grève lancé pour l'après-midi. La plupart, d'ailleurs, baissent spontanément leur rideau et se joignent au cortège, qui grossit sans cesse. C'est en rangs compacts qu'une masse humaine, forte d'au moins dix mille à quinze mille personnes électrisées par les chants et les cris, côtoie maintenant la façade de l'université. Devant la forêt de drapeaux qui la précède, un mince rideau de policiers... Un rideau tellement mince qu'il ne pourra même pas cacher le nouveau drame qui commence.

Les premiers lynchages de musulmans se produisent devant le lycée Delacroix. Il eût pourtant été facile, pour les autorités, de disposer en tête du cortège un service d'ordre qui pût au moins écarter les musulmans du parcours suivi par un défilé devenu une tornade. Mais si l'on n'a pas délibérément refusé de le mettre en place, ce service d'ordre policier n'a pas été prévu. Comment ne pas s'en étonner? On sait que les nerfs des Européens sont tendus à craquer par deux


E.C.A.

ment leur revolver sur lui. La distance est toutefois trop grande pour que le tir soit efficace. Des jeunes gens dévalent alors dans les fossés du bastion militaire sur lequel le blasphémateur est juché, le rejoignent et déchargent leurs pistolets à bout portant... A proximité de nous, le conducteur arabe d'une autre voiture, qui démarrait en trombe, est atteint par une giclée de mitraillette.

Des voitures flambent

Le F.L.N. n'existe pas seulement dans les hallucinations collectives de la foule européenne : place Mahon, des terroristes attaquent au même moment une patrouille, puis se réfugient dans un bain maure, qui doit être l'objet d'un siège en règle. Nous apprenons, d'autre part, que des bombes viennent d'exploser tout autour de la tombe d'Amédée Froger. Si, conformément aux vœux des autorités, le corps de la victime avait été rapidement transporté jusqu'au cimetière, c'est donc un véritable carnage que ces bombes auraient provoqué parmi ceux qui pouvaient assister à l'inhumation. La foule le comprend et la violence flambe de plus belle, c'est un gigantesque délire qui s'empare des manifestants.

Pour nous qui désirions non seulement rendre un hommage au mort, mais obtenir aussi une mobilisation politique en Algérois et donner par là même un avertissement aux autorités locales et nationales, l'échec est évident. Nous décidons alors de nous retirer d'une émeute dont tout le profit ira nécessairement à nos adversaires. Nous revenons sur nos pas et traversons, au retour, une ville en proie à tous les démons de l'anarchie. Rue Bab-Azoun, rue Sadi-Carnot, place Bugeaud ou devant la grande poste, des voitures flambent, les saccages, lynchages et mitraillages continuent. Le soir, de nouvelles bombes explosent dans plusieurs églises d'Alger.

Finalement, cette sombre journée de décembre n'aura fait qu'apporter de l'eau au moulin de la rébellion, soucieuse d'attiser la haine entre Européens et musulmans : les quatre cents morts arabes, dont on parlera à voix basse, seront les meilleurs agents de recrutement pour le F.L.N algérois. D'autre part, nous saurons bientôt que les bombes placées autour de la tombe de Froger ne l'auraient pas été par des terroristes du F.L.N., mais par les commandos européens qui attaqueront plus tard le bureau du général Salan au bazooka. Il y a donc un autre vainqueur dans cette journée : le fameux et fantomatique Comité des Six avec ses ramifications politiques et militaires acquises à une certaine forme de restauration gaulliste: le soulèvement du 13 mai 1958 s'y trouve en fait déjà en germe. H

Jean-Jacques SUSINI

longues années de terrorisme F.L.N. et personne ne peut ignorer la présence de nombreux parents des victimes dans une telle manifestation.

Dès lors, nous ne sommes plus qu'une poignée d'étudiants perdus sur une mer déchaînée. J'ai beau me précipiter vers un rassemblement tumultueux qui encombre les abords du lycée Delacroix, je suis aussitôt ceinturé par un grand garçon porteur d'un tricot à col roulé : « Inutile d'insister, me dit-il avec un sourire goguenard, celui-là a déjà son compte! » Je vois, en effet, un cadavre sanglant basculer dans le fossé qui longe l'un des côtés du bâtiment.

La fureur de la foule est sans limite

Les scènes les plus tragiques se déroulent ensuite sur le plateau des Glières. Là, des trolleybus et des tramways sont arrêtés par la foule européenne. Les musulmans qui les occupent savent très vite quel sort les attend. Aussi bloquent-ils les portières de l'intérieur et tentent-ils par tous les moyens de les maintenir fermées. Peine perdue! Des forcenés se jettent contre celles-ci, arrivent à les enfoncer, s'emparent littéralement des voyageurs, que la peur paralyse, s'acharnent sur eux dès qu'ils ont été arrachés aux véhicules et les achèvent sur place. Je vois un homme extraire de la poche de sa gabardine beige un instrument luisant, en frapper un Arabe déjà étendu au sol et replacer discrètement l'arme improvisée dans sa poche alors qu'un des rares policiers présents s'approche de lui... La fureur de la foule est sans limites. Square Bresson, tandis qu'un blessé est tué par un jeune garçon à coups de tesson de bouteille, de véritables commandos, spontanément formés, s'engouffrent dans les rues avoisinantes : les magasins arabes sont forcés ou envahis, leurs occupants mis à mal. Une femme au visage couvert de larmes s'écrie près de moi : « J'en veux au moins un pour lui arracher les yeux!... *Ils* ont tranché la gorge à mon fiancé il y a un mois... » Lorsque nous passerons devant la maison des Di Resa, récemment assassinés par le F.L.N., et que nous verrons leurs parents pleurer aux fenêtres, des manifestants brandiront leurs armes en hurlant : « Nous les vengerons! »

Place du Gouvernement, à l'entrée de la rue du 8-Novembre, des coups de feu crépitent, des balles sifflent. Nous nous abritons avec les porte-drapeau dans le vestibule des immeubles.

Les uns prétendent qu'un commando F.L.N. a foncé sur la foule en tirant d'une voiture; d'autres, qu'on a ouvert le feu sur eux à partir des terrasses de la Casbah toute proche. Ce qu'il y a de certain, c'est que des musulmans ont perdu le contrôle de leur voiture avant d'être abattus. La tête du cortège se reconstitue presque aussitôt et l'énorme serpent reprend son chemin. Mais voilà qu'à la hauteur des bains Nelson-Padovani, un musulman urine ouvertement au passage des drapeaux. Des insultes sont proférées à son adresse, il y répond par des gestes obscènes, certains pointent immédiate-

ALETTI ET St-GEORGE



Hotel S! George

ALGER

Collection Georgi

Le Saint-George et l'Aletti, comment les raconter ? Remarquons, d'entrée, qu'il n'y avait pas de « s » à George, qu'au fronton de l'hôtel le saint terrassait — *of course!* — le dragon. Ici, l'hôtellerie se voulait d'influence britannique. Tout y fut conçu, au départ, pour faire se pâmer d'aise, dans un cadre oriental, sur les hauteurs de la ville, les voyageurs anglais. A l'époque où les cartes postales invitaient aux couchers de soleil sur la baie et aux paradis sahariens : deux chameaux dédaigneux, au pied d'un bouquet de palmes, sur fond de dunes couleur tango. Bref, le tourisme de *daddy* dans l'Algérie de papa.

Sous les fenêtres du Saint-George, la brise agitait les cimes d'une flore tropicale. Contre les murs blancs, des bougainvillées retombaient en masses flamboyantes. En juin, on assistait à la floraison bleue des jacarandas. Les soirées se prolongeaient alors sur la terrasse, face aux profondeurs des jardins, auxquels des lumières indirectes donnaient pour quelques heures l'allure de quelque gigantesque toile du Douanier Rousseau. Au loin, la mer. Et cette calme rumeur-là qui venait de la ville. Ce n'est pas tout, mais nous y reviendrons.

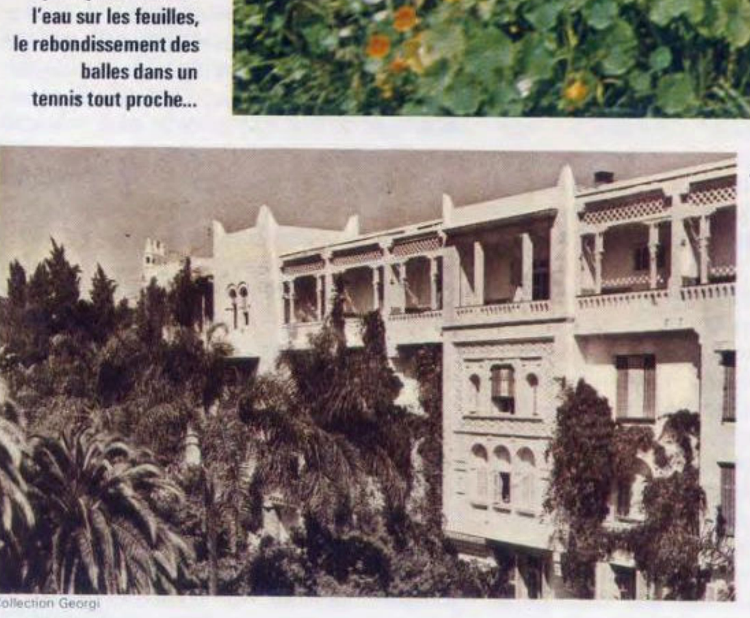


Les jardins ▶ du Saint-George, jardins de rêve. Palmes, roses, cinéraires et capucines, dans un désordre d'Éden. Entre les clameurs, les convulsions d'Alger et les portes blanches du Saint-George, il y a toujours eu le silence des jardins, comme un ultime privilège. Ici, certains matins, on pouvait encore croire au miracle. Quand on n'entendait plus que le bruit de l'eau sur les feuilles, le rebondissement des balles dans un tennis tout proche...

Guillaume et Thomas

La ville. Au cœur de la ville, du chahut, les sonneries aigres des tramways, les cris des yaouleds (les sciuscias d'Alger), les sirènes du port, et l'Aletti... Une façade sur la mer, l'autre rue Alfred-Lelluch. « Une ville dans la ville », c'est ainsi qu'on l'appelait.

Franchies les plates-bandes de l'hôtel et grimpées les quatre marches du perron, on se faisait avaler par la porte-tambour, puis rejeter dans le hall, où quelques bachaghas rêveurs, quelques voyageurs en attente, vous regardaient distraitement déboucher. Avant de faire le tour des deux cinémas, du cabaret, du salon de thé, de la boîte de nuit, du club privé, du salon de coiffure, des boutiques et de la salle de jeu, il faut aller au « Cintra ». C'est le bar de l'Aletti, le rendez-vous de l'Alger qui fait des affaires, qui cherche des informations, des aventures, des copains, ou tout simplement qui cherche à tuer le temps. Décor de plantes vertes et de salle à manger de paquebot. Au bar, Guillaume.



Collection Georgi

◀ La façade sud, toujours éclaboussée de soleil. Avec ses cascades de bougainvillées et ses assauts de chèvrefeuille. Au-dessus des palmes du Saint-George, la baie d'Alger, où se penchaient des voiles. Le style de la façade ? On ne savait plus très bien. Tant d'ailes y furent ajoutées...



R. Schall



Collection Georgi

▲ Au fil des années et des événements, des nuées de parlementaires et de journalistes, des groupes de colonels, des hauts fonctionnaires et des apprentis comploteurs fréquentèrent le bar du Saint-George.



Collection Georgi

◀ Des personnalités célèbres traversèrent ses salons en enfilade, Camus, Valéry, Colette...
En novembre 1942, le débarquement des forces alliées amena au Saint-George des hôtes illustres, dont le général Dwight David Eisenhower.

Un Italien. L'accent de De Sica (quand il parle français), la démarche de Groucho Marx, l'œil en berne de Marguerite Moréno et la moustache d'Adolphe Menjou. Une cravate verte, invariablement verte, sombrement verte, légionnairement verte. Les soirs de Camerone, Guillaume offrait le champagne. En souvenir du temps où il était « képi blanc ». Il lui arrivait de se pencher par-dessus son comptoir :

— L'autre, là-haut, comment il va?

« L'autre », c'était le barman du Saint-George. Il roulait les « r » et s'appelait Thomas. Un Arménien. Il tutoyait ceux qu'il aimait bien, oubliait parfois de servir ceux qu'il aimait moins, buvait sec et tenait le coup. A l'heure des confidences, quand Thomas avait éteint la moitié des lumières du bar, il racontait comment sa famille avait fui devant les Turcs, quand il avait six ans, que Charles Aznavour — un compatriote — s'appelait en réalité Aznavourian, que tous les Arméniens réussissent dans la vie car, quand ils n'ont pas la bosse du commerce, ils ont celle des arts.

— Et souvent, ils ont les deux, ajoutait Thomas, jamais avare, en rangeant ses bouteilles.

Quand il avait un peu trop bu, son visage devenait aussi gris que ses cheveux. Alors, il donnait de grands coups de poing dans le comptoir en livrant sa tendance :

— Les Arabes, c'est pire que les Turcs! Un pied-noir, ça vaut dix Arabes!

Pour lâcher ça, il attendait que la nuée de jeunes musulmans qui le secondaient au bar du Saint-George fussent allés se coucher.

Il lui arrivait aussi de se pencher par-dessus son comptoir :

— Et l'autre, en bas, qu'est-ce qu'il f...?

— Guillaume? Il va bien.

— Y'a du monde?

— Un monde fou...

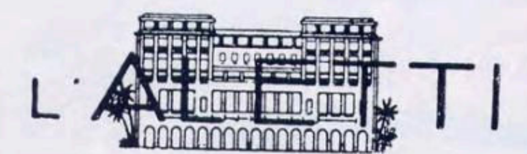
Thomas haussait les épaules :

— Quel monde? Du monde comme ça, moi, j'en voudrais pas chez moi!

Son « chez moi », c'était le bar du Saint-George. Thomas le couvait du regard : pétroliers, journalistes, officiers en permission, hauts fonctionnaires du G.G. Ceux-là mêmes qui avaient sans doute pris un whisky, le matin, à l'Aletti. Dans un coin, sous un *guennour* impressionnant, le cheikh Ben Tikkouk, chef religieux musulman, devant sa limonade. Une barbe teinte en noir et tout un harnachement dont le style semblait dater de la prise de la smalah d'Abd el-Kader : baudrier et bottes soutachées d'argent, multiples burnous. Il allait si bien dans ce décor de mosaïques, d'arcades et de vieux cuivres qu'on en arrivait à se demander si la direction du Saint-George ne ▶

▶ ALETTI ET SAINT-GEORGE

Une "ville dans la ville", l'Aletti. Une oasis de luxe, le Saint-George



l'invitait pas à séjourner, pour ajouter au pittoresque de l'hôtel. Le cheikh méditait en lissant sa barbe d'une main blanche et grasse. En réalité, le Saint-George lui convenait. On ne le voyait jamais à l'Aletti.

L'Aletti, c'était le rêve des colons. Il y a très peu de jours, une jeune femme qui vécut dans une ferme, près de Miliana, dont le mari et le fils furent assassinés par une bande rebelle, un soir de décembre 1959, me parlait de son bonheur avant la tourmente. Ce qu'elle avait fait, aimé, souhaité dans sa ferme, au milieu des vignes. Brusquement, elle m'a dit :

— Nous nous étions tellement promis d'aller passer un réveillon de Noël à l'Aletti! Moi, en robe longue... Il faut savoir ce que l'Aletti représentait, pour ceux du bled, quand ils voulaient s'offrir deux ou trois jours à Alger, sans compter, après la solitude des fermes et l'âpreté des paysages. Les vitrines du hall, pleines de parfums, de dentelles, d' « articles de Paris ». Marcher sur de la moquette, accompagné par des effluves de musique douce, prendre un ascenseur qui vous emmenait au salon de coiffure ou au cinéma, ou bien encore au restaurant Chantecler ou à la salle de jeu. L'air sentait le parfum cher et on n'y entendait pas forcément l'accent pied-noir.

Le mois des congrès

Qui aurait osé craindre pour l'avenir, en écoutant chanter Gloria Lasso, au cabaret, en jouant au badminton au club privé de l'Aletti, présidé par Laurent Schiaffino, en dégustant son thé, le mardi, dans les éclairages tamisés où ces dames de la vanité algéroise rivalisaient de chapeaux, de toilettes et de potins?

1951, ce fut l'année des congrès. A l'Aletti, les congrès se succédaient : il faut ouvrir le petit journal de l'hôtel, en date du 15 mai 1951!

Notre ami Robert de La Perrière, maire de l'Arba, nous avait annoncé le congrès des maires de France, à l'organisation duquel il participa fort heureusement. Ce fut le seul pour lequel il n'y eut aucune bousculade. Les maires vinrent bien dîner au Chantecler (1), *à l'effectif de cent cinquante à la fois; mais c'était prévu. On décongestionna la ville, et « la ville dans la ville », en les faisant voyager. Ils visitèrent le Constantinois et l'Oranie et eurent un dîner de quatre cents couverts, à l'Aletti.*

Là-dessus, les «pédiatres» s'étaient émus. On avait dû leur dire que leurs questions ne pouvaient se traiter à Alger qu'au mois de mai, l'époque des congrès. Les pédiatres furent charmants... et leur banquet de trois cents couverts dans le hall du Casino (2) *ne manqua ni de jolies femmes ni d'esprit.*

Les médecins ne nous quittèrent qu'à la dernière extrémité et, au même moment,



Dalmas

◀ Le hall d'entrée. Scène insolite, pas tout à fait touristique : la nuit où le putsch d'Alger a échoué, une fusillade éclate devant l'Aletti. Dans l'hôtel même, il y a des blessés. Une civière passe, sous l'œil à peine étonné des clients. A l'heure du putsch, Alger avait fait son apprentissage de la violence. Derrière le comptoir de la réception, une trousse, pour les soins de première urgence.

(1) Restaurant "chic" de l'Aletti.

(2) Immense salle attenant à la salle de jeu.

◀ L'Aletti, dont une des façades donne sur le port et l'autre sur une rue qui portait le nom d'Alfred Lelluch. Une des rues les plus bruyantes et les plus animées d'Alger. L'Aletti, c'était le grand caravansérail de luxe, l'hôtel favori des colons.

Jefal

les notaires nous tombèrent dessus. Cette fois, c'était sérieux. Ils étaient sept cents qui arrivaient, le kodak en bandoulière, la serviette sous le bras et... le sourire laissé sur le quai, pour ceux dont le logement n'était pas prévu. Il y eut des séances un peu orageuses au Studio (1), *devenu, le matin, salle de conférences. Mais un banquet de sept cents couverts réconcilia tout le monde, après une soirée dansante où ce fut une joie de voir les arrivants de France donner l'exemple de « s'habiller ». Il y eut une soirée au Cabaret* (2), *où le plus sérieux des notaires, Me Chardonnet, se déchaîna au point d'écrire une très amusante chanson composée à l'occasion du congrès.*

Dans ce même petit journal de bord, une journée de l'hôtel Aletti, ce même mois de mai 1951 :

A 7 heures, le hall est plein. A 8 heures, on cherche déjà refuge au Cintra. A 9 heures, le Studio-cinéma est plein de monde qui écoute des discours, ou fait semblant. A 10 heures, la circulation est déjà difficile au carrefour du bar de « la Frégate ». A midi, les gens prudents déjeunent déjà au Chantecler. A 13 heures, les imprudents y cherchent une table. A 14 heures, les moins pressés arrivent, pour s'y trouver à l'aise. Lorsque le Baccara ouvre, à 16 heures, il en est qui déjeunent encore à côté. Des gens sortent du cinéma, ou bien s'y rendent. Puis cela va s'aggravant, vers le soir. La marine américaine, dont on voit, en rade, un porte-avions, un croiseur et plusieurs torpilleurs, doit donner à ses équipages le conseil d'occuper le « Cintra ». Régime sec à bord et champagne à l'Aletti. Au Club, on trouve un peu de paix. Mais au cabaret, George-Henri-Martin vous montre combien elle est provisoire et déchaîne les rires et des tempêtes d'applaudissements. A côté, les boutiques font recette...

Derrière ses frondaisons, le Saint-George, un peu replié sur son passé, attend les grands tournants de l'Histoire pour faire le plein. Le débarquement allié lui amena des hôtes illustres. Des plaques de cuivre bien briquées apprennent au voyageur que dans telle ou telle chambre dormit le général Dwight David Eisenhower ou le général Henry Maitland Wilson, chefs du corps expéditionnaire anglo-américain en A.F.N.

Chambre 95 ou 97 ?

La guerre d'Algérie y déversera ses cargaisons de correspondants de presse, d'officiers, d'informateurs, de comploteurs. Au moment de l'affaire du bazooka, à l'heure où les noms de Kovacs et du général Cogny étaient sur toutes les lèvres, un garçon d'étage du Saint-George vous glissait sous le manteau le plan d'une certaine chambre (95 ou 97?) où les conjurés se seraient rencontrés.

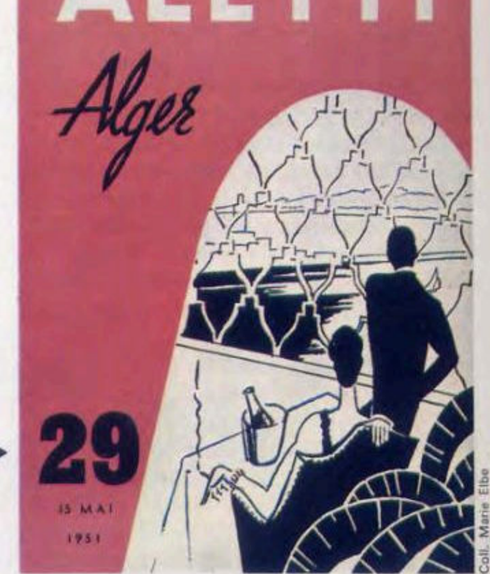
Mais, entre les guerres, le Saint-George somnole. Si, le dimanche, une clientèle un peu compassée vient y déjeuner, face à de superbes mosaïques, en revanche, il n'y a pas foule dans les salons. L'hôtel retrouve son agitation les soirs de réveillon, pour le bal de l'X ou pour un grand mariage. Puis tout retombe à plat.

— Moi, pour un empire, j'y monterais pas! assurait Guillaume, le barman de l'Aletti.

En fait, il y montait parfois, les soirs où il ne travaillait pas. Blazer bleu marine et cravate toujours verte, il rendait visite à son vieux rival Thomas. Mais, cette fois, c'était en client qu'il venait. **H**

Marie ELBE

(1) Un des cinémas de l'Aletti.
(2) Le salon de thé, cabaret le soir.



Coll. Marie Elbe

Très « tango argentin » ou « Une nuit à Monte-Carlo » ; ▶ bref, très « vie à grandes guides », champagne, fume-cigarette, smoking et bananier, devant le scintillement d'un clair de lune, c'est la couverture du journal de l'Aletti, 15 mai 1951. La belle époque.

LES ZOUAV

Septembre 1855. Épisode de la prise de Malakoff *(à gauche)*. *Ci-dessous :* Napoléon III en Algérie, par Beaucé. Le 6 février 1863, il proclamait : « L'Algérie n'est pas une colonie proprement dite, mais un royaume arabe » et demandait l'égalité parfaite entre les indigènes et les Européens.

Tallandier

Uniforme de la guerre de Crimée. Mercenaires au service de la Sublime-Porte, les zouaves furent constitués en première unité française le 15 août 1830. Depuis, ils se battirent partout – « chacals en Algérie et tigres à Verdun », selon leur devise – avec la même fougue, la même efficacité.

Luc Joubert/Musée de l'Armée

DANS toute l'histoire militaire mondiale, il n'existe pas un exemple comparable à l'importance et à la rapidité de la réputation que surent se tailler les zouaves et à l'engouement que provoquèrent leurs exploits, à tel point qu'on trouvera des hommes habillés en zouaves dans les insurgés de Pologne, dans les deux camps de la guerre civile américaine, dont le fameux régiment des zouaves du Potomac, et que, chose plus surprenante encore, ce furent des zouaves qui défendirent le trône de saint Pierre et sous le commandement de celui qui avait été leur chef prestigieux : Lamoricière.

La naissance même de ce corps d'élite soulève un problème qui remet en cause l'histoire officielle de l'occupation de l'Algérie. Il est de vérité admise que Charles X, en se lançant à la conquête d'Alger, ne voulait rien d'autre que redorer un blason terni et rallier l'armée aux Bourbons en lui jetant de la gloire en pâture dans une opération sans avenir. C'est ce que nous ont appris les historiens du règne de Louis-Philippe, imités par leurs successeurs.

Or la prise d'Alger est de juillet 1830 et la première unité de zouaves est rassemblée le 15 août.

Un mois après cette occupation d'Alger, dans une opération prétendument temporaire, le maréchal de Bourmont constitua la première unité d'une milice indigène. Cela nous prouve que la mission de Bourmont était une installation durable et non point l'espèce de coup de main de va-et-vient qu'on veut nous faire admettre.

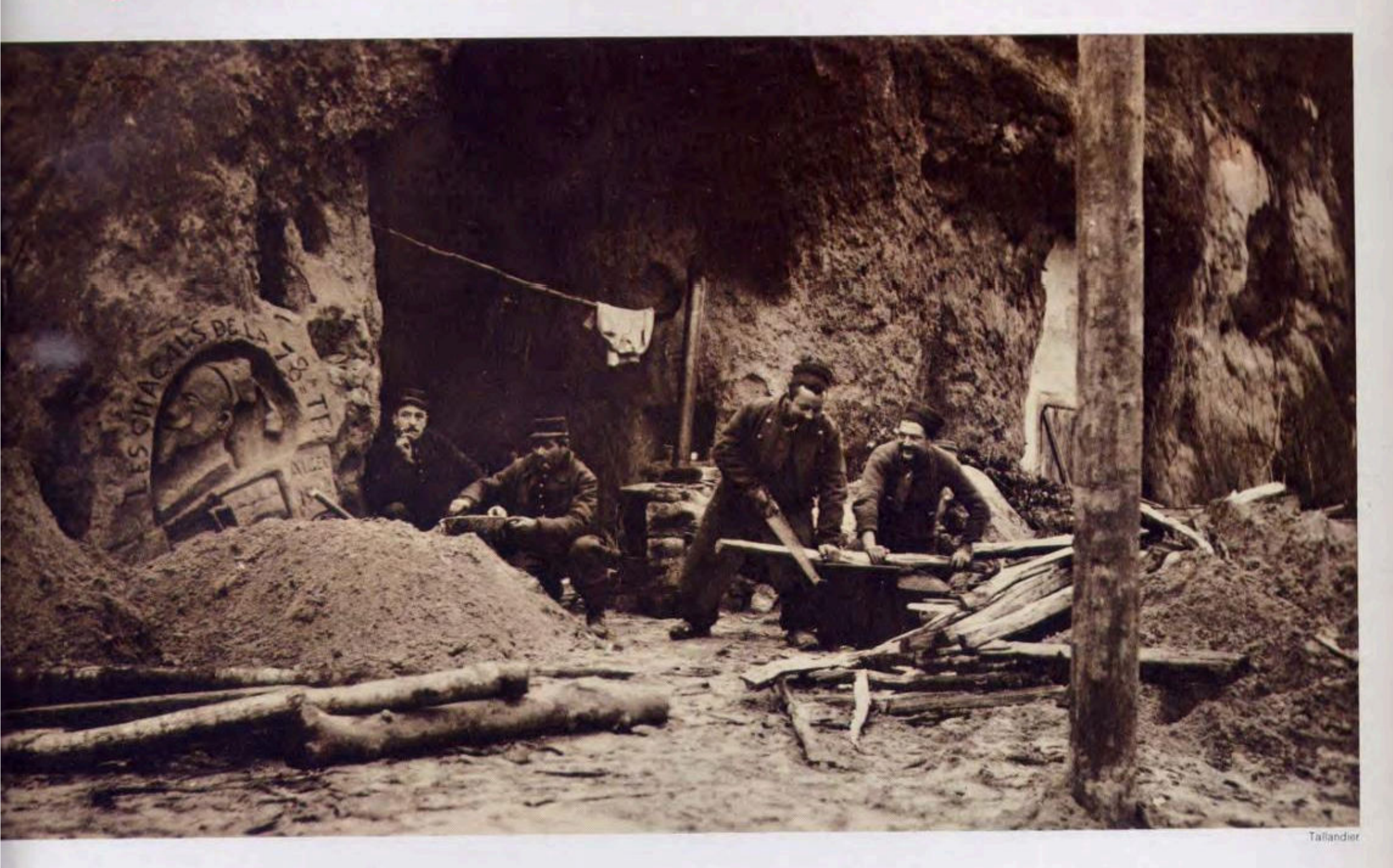


Photo Dubout/Musée de Compiègne

Et cette entorse à l'Histoire en entraîne automatiquement une seconde plus grave : peu d'historiens ont relevé que l'idée première de la prise d'Alger revenait à Napoléon, qui se fût lancé, sans nul doute, dans cette expédition pour peu que l'Europe lui en eût laissé le temps.

Ne pas tenir compte de cette intention de l'Empereur, c'est se condamner à ne pas comprendre l'acharnement mis par Napoléon à se maintenir en Espagne, car l'occupation de la péninsule ibérique était indispensable pour servir de base de départ à une opération sur Alger, étant donné la

ES, VOUS CONNAISSEZ?



Tallandier

faiblesse de notre marine par rapport à celle des Anglais.

La preuve de cette assertion nous est fournie par le rapport établi en 1808 par un officier du génie de talent, le commandant Boutin, qui effectua une mission de reconnaissance à Alger du 24 mai au 17 juillet 1808 et remit à l'Empereur, à son retour, un document intitulé « Rapport pour servir de projet de débarquement et d'établissement *définitif* en ce pays ».

Tous les officiers supérieurs et une bonne partie des officiers subalternes du corps expéditionnaire de 1830 avaient vécu l'épopée napoléonienne — quelques-uns contre elle; tous étaient d'autant plus imprégnés de la pensée impériale qu'ils avaient reçu avant le départ un opuscule intitulé « Aperçu historique, statistique et topographique sur l'État d'Alger » dont l'essentiel venait de ce fameux rapport Boutin.

De surcroît, nombreux encore étaient ceux qu'on appelait « les Égyptiens », survivants de la campagne de l'An VIII, et ceux-là, mieux que tous autres, savaient ce qu'il est possible d'obtenir d'une milice locale bien encadrée. Le corps des 40 interprètes attachés à l'état-major n'était-il pas constitué, en majeure partie, d'anciens mamelouks comme le commandant Abdallah d'Asbonne ou le colonel Habaïby et ses frères ?

Curieusement, ce ne fut pas à un de ces « Égyptiens » que l'on dut les premiers contacts avec nos futurs soldats indigènes, mais à un pur légitimiste, le colonel Alfred d'Aubignosc, qui, dès le 5 juillet 1830, occupa les fonctions de lieutenant général de la police d'Alger.

Leur recrutement

D'Aubignosc prit pour adjoint un jeune homme de vingt ans qu'il avait connu à Tunis lors d'un voyage préparatoire à l'expédition d'Alger et que venait de lui envoyer Lesseps, notre consul à Tunis. Une intrigue de sérail avait nécessité la fuite de ce « bey de camp » déjà célèbre malgré son jeune âge; il s'appelait Yousouf et saura faire de ce simple prénom un nom prestigieux.

Yousouf présenta à d'Aubignosc Hadj Abrachmane Henni, qui se disait porte-parole de la « nation zouave », et, dès le 12 août 1830, d'Aubignosc put fournir à Bourmont une première « note pour servir de base à un traité avec la nation zouave » et, deux jours après, un « mémoire sur les conditions auxquelles Hadj Abrachmane Henni offre un corps auxiliaire de deux mille zouaves ».

Le 15 août 1830, les 500 premiers zouaves étaient recrutés et rassemblés à Alger.

Avoir obtenu un pareil résultat en cinq semaines prouve à l'évidence que l'affaire avait été montée à l'avance et que nos futurs soldats indigènes existaient déjà en filigrane dans la pensée du commandant en chef.

Le 23 août, le maréchal de Bourmont, ayant appris la chute de Charles X par la rumeur publique, écrivit au ministre de la Guerre : « Il existe dans les montagnes situées à l'est d'Alger une peuplade considérable qui donne des soldats aux gouvernements d'Afrique qui veulent les soudoyer. Les hommes dont elle se compose se nomment zouaves. Deux mille d'entre eux m'ont offert leurs services, cinq cents sont déjà réunis à Alger. J'ai cru devoir suspendre leur organisation jusqu'à l'arrivée de mon successeur. »

Car, naturellement, Bourmont était fondé à penser que le général Clauzel, qui allait lui succéder, serait le liquidateur du corps expéditionnaire puisque l'opposition qui venait de prendre le pouvoir en France avait montré tant d'acharnement à contrecarrer l'expédition d'Alger; suspendre la ▶

à l'origine, c'était une tribu guerrière au service des Turcs

constitution des zouaves, c'était faciliter la tâche de son successeur.

Qui sont ces « zouaves » qui s'étaient montrés si promptement désireux de nous servir ?

Leur réputation est fort ancienne et, dans une relation du siège de Tunis par les Espagnols, en 1574, on peut lire :

Les zouaghis forment une milice redoutable au service de la Sublime-Porte. Rien ne peut résister à leur impétuosité. Lorsqu'on les voit au milieu des combats, ils ressemblent à une armée de lions furieux. C'est pourquoi les Ottomans les mettent toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de livrer un assaut, car, pour l'empereur des Turcs, ils sont une troupe d'élite. Rien ne peut être comparé à leur agilité et à leur air martial.

Et le chroniqueur ajoute :

En outre, ils supportent avec résignation les fatigues de la guerre et les longues marches et cela, grâce à une gaieté intarissable qui est un de leurs traits caractéristiques.

Tallandier

Avec leur grand pantalon rouge, leur chéchia et leur boléro soutaché, les hommes du 4e régiment de zouaves, en Belgique, pendant la guerre de 1914-1918. A l'origine, ce mot désignait une tribu guerrière, fougueuse et gaie...

Dans un train qui « monte au front ». Sept régiments de zouaves et quatre régiments mixtes de zouaves et de tirailleurs sont engagés dans les grands combats de 1914-1918. Honneur entre les honneurs, le 3e zouaves y gagnera la médaille militaire.



Tallandier

Les unités de zouaves participèrent à la première guerre mondiale. Parfaitement entraînés, ils furent parmi les premiers à s'opposer à l'ennemi venu du ciel : l'aviation de chasse et d'observation. Le début de la D.C.A...

Une fougue appelée « zouavomanie »

Le général Clauzel arriva le 2 septembre 1830 avec des consignes très précises quant au rapatriement d'une large partie du corps expéditionnaire et des consignes très imprécises quant à l'avenir de l'occupation de l'Algérie, au sujet de laquelle le nouveau gouvernement n'avait pas encore de vues très nettes.

Pour obéir aux premières tout en conservant la possibilité de faire face aux divers problèmes qui découleraient des secondes, il n'eut d'autre solution que de reprendre les projets de d'Aubignosc et de Yousouf, et un arrêté en date du 1er octobre 1830 créa un bataillon de zouaves à six compagnies. Mais d'Aubignosc s'était exilé pour ne pas prêter serment au nouveau roi et Yousouf avait été incarcéré, sa correspondance avec divers personnages de la cour de Tunis ayant jeté sur ses activités des doutes venant renforcer la suspicion que lui valaient ses relations avec d'Aubignosc; aussi la constitution de ce bataillon souleva-t-elle d'énormes difficultés. Mal vêtus, mal chaussés, mal armés, les zouaves firent piètre figure, mais, le 2 octobre 1830, mis à l'avant-garde d'une petite colonne qui marchait à la rencontre du bey de Titteri, descendu de Médéa, dans la Mitidja, ils s'élancèrent au combat avec une telle impétuosité que, échappant à leurs officiers, ils se précipitèrent sur la mehalla du bey de Titteri, qui s'enfuit précipitamment.

Ce n'était qu'une grosse escarmouche mais elle déclencha dans l'armée un véritable enthousiasme et fut à l'origine de ce qu'un chroniqueur du temps appela la « zouavomanie ». Du coup, Clauzel n'eut aucune peine à trouver pour ces zouaves les volontaires qui devaient les encadrer, d'autant que ceux-ci recevaient aussitôt le grade supérieur.

Le 1er bataillon fut confié à un capitaine d'état-major, Pierre Maumet, mais le chef d'un 2e bataillon fut aussi désigné : ce fut le capitaine François Duvivier, un polytechnicien de l'état-major du génie, qui prit avec lui un jeune lieutenant du génie, Lamoricière, qui sera général à trente-quatre ans et justement célèbre.

Dès le 8 octobre, Clauzel songe à un troisième bataillon et, en même temps, recrute des cavaliers. « Je traite en ce moment pour avoir ce dernier corps », écrit-il au ministre de la Guerre. C'est là l'acte de



21e bataillon d'instruction

23e zouaves



4e zouaves



1er zouaves (1er modèle)



2e zouaves



1er zouaves (2e modèle)



3e zouaves

Symbolique militaire



Tallandier

naissance des zouaves à cheval, qui prendront le nom de chasseurs algériens et, ensuite, de chasseurs d'Afrique.

L'usage que fit le général Clauzel des pouvoirs étendus qui lui avaient été donnés ayant provoqué une crise au sein du gouvernement, il fut rappelé et remplacé, le 20 janvier 1831, par le lieutenant général baron Berthezène.

Les 300 zouaves de Constantine

Berthezène, quant à lui, débarqua à Alger dans le même temps que les volontaires de la charte, de médiocre valeur militaire mais d'autant plus revendicatifs qu'ils avaient été trompés lors de leur engagement. Il en constitua une unité que l'on confia aux cadres du 2e bataillon de zouaves, dont les hommes furent groupés dans le 1er bataillon. Cette mesure ne dura que jusqu'au 4 mai. Le 2e bataillon de zouaves, reconstitué, reprit ses cadres, puis disparut encore une fois, mais fut définitivement constitué en 1835, lorsque le maréchal Clauzel revint à la tête de l'Algérie.

Ces deux bataillons furent placés sous les ordres de Lamoricière, devenu lieutenant-colonel. Les zouaves furent de toutes les campagnes, cités dans tous les communiqués. En 1837, Lamoricière, avec 300 zouaves, prit la tête de la colonne d'assaut qui s'empara de Constantine, exploit qui valut à son chef le grade de colonel et à ses hommes une réputation qui fit d'eux la référence de toute valeur guerrière.

Un 3e bataillon fut créé en 1837 et, réuni aux deux premiers, forma le corps des zouaves, dont Lamoricière, promu maréchal de camp le 3 juillet 1840, passa le commandement au colonel Cavaignac, futur concurrent du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, en 1848.

Arrivé à Alger le 22 février 1841, le général Bugeaud fut à l'origine d'une transformation profonde de l'armée d'Afrique. L'ordonnance royale du 9 septembre 1841, en créant les tirailleurs à recrutement indigène, fit du régiment des zouaves un corps presque uniquement composé de Français de souche et dont les colonels successifs atteindront tous à la célébrité : Canrobert, d'Aurelle de Paladines, Bourbaki...

Deux bataillons pour la Crimée

Sur la proposition du général Randon, alors gouverneur de l'Algérie, le régiment des zouaves se transforma, en 1852, en trois régiments affectés chacun à une des provinces : le 1er (Alger), le 2e (Oran), le 3e (Constantine), qui reçurent, le 10 mai 1853, leurs nouveaux drapeaux sommés de l'aigle impériale.

Pour la guerre de Crimée, qui éclata en 1854, les zouaves fournirent deux bataillons de marche, dont le maréchal de Saint-Arnaud dira : « Ce sont les premiers soldats du monde », et qui le prouvèrent à l'Alma, de telle façon que les mots





Musée de l'Empéri, Bibliothèque R. et J. Brunon

◀ *A gauche :* zouave en tenue de route. Second Empire. Les zouaves acquirent une renommée légendaire au cours des campagnes de Crimée et d'Italie. *Ci-contre :* zouave de la Garde impériale. Second Empire. Il porte la médaille militaire et la médaille de Crimée (Alma) et d'Italie. Uniformes du temps.



A Oran, la musique ▶ du 2e zouaves. La tenue s'est simplifiée, le calot rouge a remplacé la chéchia. C'est à la bataille de Frœschwiller, le 6 août 1870, que le 2e zouaves, se battant à un contre quatre face aux Prussiens et aux Bavarois, perd 1 088 hommes sur 1 924 et 47 officiers sur 65. Son drapeau avait déjà mérité la Légion d'honneur.

le maréchal de Saint-Arnaud disait d'eux: "ce sont les premiers soldats du monde"

zouave et Alma restèrent indissolublement unis dans le souvenir populaire. Le sommet de l'héroïsme fut atteint par les zouaves de la Garde impériale, dont le régiment avait été créé en 1854, lors des assauts à la tour de Malakoff, où ils laissèrent sur le terrain la moitié des effectifs.

En 1859, la campagne d'Italie vaudra au 2e régiment de zouaves de voir son drapeau décoré de la Légion d'honneur pour s'être emparé d'un drapeau du 9e régiment autrichien, mais au Mexique, le 8 mai 1863, le 3e régiment de zouaves prit, lui, deux drapeaux, et l'aigle du 3e zouaves reçut aussi la Légion d'honneur.

Les campagnes extérieures n'avaient pas pour autant supprimé les opérations en Algérie, et les zouaves les feront toutes : prise de Laghouat, campagnes de Kabylie de 1852, 1857, 1860...

La guerre de 1870 allait donner aux zouaves l'occasion de consacrer leur valeur.

Le 1er corps d'armée, formé par le maréchal de Mac-Mahon et qui comprenait entre autres les trois régiments de zouaves, fut engagé, le 6 août 1870, dans la malencontreuse bataille de Frœschwiller contre les 5e et 11e corps prussiens et contre le corps bavarois à son aile gauche. A un contre quatre, les zouaves vont se battre avec un tel acharnement que, lorsqu'en fin de journée sonnera la retraite, le 2e régiment de zouaves aura perdu 1 088 hommes sur 1 924 et 47 officiers sur 65. Le 1er régiment de zouaves,



Symbolique militaire

13e zouaves — 14e zouaves — 9e zouaves — 12e zouaves — 4e zouaves (1er modèle) — 8e zouaves (2e modèle) — 8e zouaves (1er modèle)



Hadida

qui fut le moins maltraité, laissa sur le terrain le cinquième de son effectif.

Avec les débris de son corps d'armée, le maréchal de Mac-Mahon tentera de reconstituer ce qui fut l'armée de Châlons, et les zouaves seront de nouveau engagés à Sedan. Il n'en réchappera qu'un petit noyau du 3e régiment de zouaves, qui put gagner Paris. Autour de lui fut formé le 4e régiment de zouaves, qui périra à Champigny, puis à Buzenval. Les survivants rejoindront l'Afrique le 21 mars 1871.

Le gouvernement de la Défense nationale organisa quatre régiments de marche de zouaves : les 1er et 3e, après avoir combattu dans l'armée de l'Est, seront internés en Suisse; le 4e échappera à ce sort en forçant l'encerclement prussien et rejoindra Gex; le 2e, formé autour de Paris, sera pratiquement détruit à Coulommiers.

Après la guerre, les quatre régiments de zouaves, reconstitués, ayant regagné leur garnison d'origine, auront à lutter âprement contre la révolte de Mokrani.

De 1871 à 1914, il ne se passera rien de notable pour les zouaves que la participation d'un régiment de marche à deux bataillons à la campagne de Chine en 1900 pour réprimer la révolte des Boxers. En outre, un bataillon détaché de chacun des quatre régiments de zouaves ira tenir garnison au Maroc.

Tirez donc, nom de Dieu !...

Sur le front de France, sept régiments de zouaves et quatre régiments mixtes de zouaves-tirailleurs vont participer à la grande tourmente. Les 4e, 8e, 9e y gagneront pour leur drapeau la Légion d'honneur, que portaient déjà le 2e et le 3e. Ce même 3e zouaves recevra, honneur suprême, la médaille militaire.

Le 1er régiment de marche de zouaves, dont les hommes totaliseront 6 000 citations, connut, en 1914, une aventure qui fut très largement diffusée dans tout le pays : ce fut la citation « au zouave inconnu » décernée par le général d'Urbal et dont voici le texte :

Le 12 novembre 1914, à 5 heures, une colonne allemande se portait à l'attaque du pont de Drie Gratchen défendu par le 1er zouaves en poussant devant elle des zouaves prisonniers et en criant : « 11e bataillon, cessez le feu! »

Un instant, nos soldats et nos mitrailleuses interrompent leur tir lorsque, des rangs allemands, part ce cri poussé par un des zouaves prisonniers : « Tirez donc, nom de Dieu! ce sont les boches! »

Une décharge générale part alors de nos rangs, couche à terre les assaillants et l'héroïque soldat dont le dévouement avait permis aux nôtres de déjouer leur ruse. Si le nom de ce brave reste inconnu, du moins le 1er zouaves gardera-t-il le souvenir de son sacrifice, qui honore le régiment à l'égal des plus beaux faits d'armes de son histoire. Honneur à sa mémoire!

Les zouaves n'avaient pas oublié le chevalier d'Assas.

Les Dardanelles verront combattre les deux régiments de marche d'Afrique ▶



Serge Berthoud

La musique du 9e zouaves. Ceux qu'on appellera « les zouaves de la Casbah », car, implantés dans la Casbah, ils ne la quitteront pas pendant toute la « bataille d'Alger », et le nom du capitaine Sirvent est lié à toutes les victoires sur les réseaux F.L.N.

depuis leur formation, en 1830, les zouaves ont été là partout où la France se battait

constitués par les zouaves ainsi que le 2e *bis* de zouaves. Leur misère et leur héroïsme ne le cédèrent en rien à ceux de leurs frères d'armes du front de France. Il devait même revenir au 1er régiment de marche d'Afrique de combattre, en Crimée, les hordes communistes. Enfin, le 3e régiment mixte de zouaves-tirailleurs combattit au Levant dans le pays alaouite.

Et aussi la « bataille d'Alger »

En dehors du 8e zouaves qui venait de Mourmelon et qui, avec la 12e division d'infanterie motorisée, sera détruit à Dunkerque, les dix-sept autres régiments de zouaves qui combattirent en métropole entrèrent dans la formation de divisions d'infanterie nord-africaines ou de divisions d'infanterie d'Afrique. Toutes ces divisions seront, sans autre espoir que de boucher des trous de plus en plus vastes dans notre dispositif, jetées sans profit dans une série de batailles perdues d'avance.

Elles fondront sans laisser d'autre trace que le souvenir de leur héroïsme, sans autre résultat que de prouver à la métropole que ses fils d'Afrique étaient restés les dignes héritiers de ces merveilleux régiments de zouaves des premiers temps de la conquête de l'Algérie.

L'armée de l'armistice reconstituera les quatre premiers régiments traditionnels de zouaves à Alger (1er) Oran (2e), Constantine (3e) et Tunis (4e).

La campagne de Tunisie verra revenir sur le champ de bataille les 3e et 4e zouaves, puis lors des campagnes d'Italie et de France. Les zouaves écriront avec leur sang les inscriptions de leurs drapeaux :

1er zouaves : Danube 1945.
2e zouaves : Vosges 1944.
3e zouaves : Danube 1945.
4e zouaves : Royan 1945.
9e zouaves : Roches-lès-Blamont 1944.

Ce même 9e zouaves qui deviendra le régiment d'Alger et dont une compagnie s'installera dans la Casbah, à demeure, sous les ordres du capitaine Sirvent. Il participera à toutes les opérations contre les réseaux de Yacef. C'est cette unité qui arrêtera Djamila Bouhired. H

M. SAPIN-LIGNIÈRES

CHRONOLOGIE

Décembre 1956

FRANCE

3 : déclaration franco-britannique sur l'évacuation de Suez.
11 : ratification des accords franco-allemands.
12 : réunion à Paris du Conseil atlantique.
18 : débat sur la politique étrangère à l'Assemblée nationale : le gouvernement obtient la confiance par 325 voix contre 210.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

4 : le Maroc et la Tunisie obtiennent une aide de 48 milliards de francs.
5 : dissolution des conseils généraux et municipaux en Algérie.
24 : assassinat d'Amédée Froger, président de l'interfédération des maires d'Algérie.
Les forces franco-britanniques achèvent d'évacuer l'Égypte.
29 : création de l' « organisation commune des régions sahariennes ».
Délimitation de la frontière entre l'Algérie et le Fezzan.
Début des travaux de dégagement du canal de Suez.

AMÉRIQUE

2 : Fidel Castro et 80 révolutionnaires cubains débarquent sur la côte sud de la province d'Oriente. Après un combat, les survivants s'installent dans la Sierra Maestra.
12 : l'O.N.U. vote une résolution condamnant l'intervention soviétique en Hongrie.
12 : les États-Unis lancent un emprunt.
16 : le premier ministre Nehru reçu aux États-Unis.
31 : Foster Dulles présente un plan d'aide économique massive au Proche-Orient.

ASIE

18 : le Japon entre aux Nations unies.
20 : coup de force militaire à Sumatra.
29 : le parti communiste chinois condamne Tito.

EUROPE

2 : entretiens soviéto-roumains sur le stationnement des troupes soviétiques en Roumanie.
5 : le Bundestag fixe à un an la durée du service militaire en Allemagne fédérale.
6 : le gouvernement Kadar ajourne la venue de Dag Hammarskjoeld en Hongrie.
7 : le général Lauris Norstad, commandant en chef de l'O.T.A.N.
9 : grève générale décrétée par le conseil central ouvrier en Hongrie : le gouvernement proclame la loi martiale.
10 : incidents antisoviétiques à Stettin (Pologne).
19 : projet britannique Radcliffe de Constitution pour Chypre.
24 : message du pape sur l'intervention soviétique en Hongrie.

LA SEMAINE PROCHAINE



Sommaire du n° 222 :

- **Les problèmes du président**

A l'automne 1956, Guy Mollet est entre la guerre et la paix. Le travail harassant du Président du Conseil ne sera pas facilité par l'annonce du cessez-le-feu... celui de Suez.

- **Premières négociations**

De longs pourparlers secrets s'engagent dès le début de l'année 1956 entre les représentants officieux ou officiels du gouvernement français et les représentants du F.L.N. Rapidement, l'existence de ces contacts secrets sera connue dans les milieux politiques, aussi bien internationaux que français. L'arrestation de Ben Bella y mettra un terme.

- **La 10e D.P. à Alger**

Le général Salan confie au général Massu, de retour à Suez, la mission de rétablir l'ordre à Alger. A la tête de la 10e D.P., il engagera la première phase de la bataille d'Alger, en apprenant la grève générale décidée par le F.L.N. pour influencer l'assemblée nationale des Nations-Unies.

- **L'affaire du bazooka**

Le 16 janvier 1957, par une fin d'après-midi pluvieuse, peu avant 19 heures, une forte explosion secoue le centre d'Alger. Quelques semaines après son arrivée, un attentat était dirigé contre le général Salan...

- **La Calle**

A 86 kilomètres de Bône, sur la route menant à Tunis, le voyageur qui dévale le dernier tournant de la route conduisant au petit port pousse un cri d'admiration. Un panorama unique s'étale devant lui : c'est La Calle.

NOTE DU SERVICE DES ABONNEMENTS

Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194, premier numéro de notre nouvelle série, la « Guerre d'Algérie », ou à partir du numéro en cours de publication.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1er trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 221 - 27 mars 1972.

SOUS UN CIEL PLUVIEUX
du haut de la rue Michelet
au cimetière de Saint-Eugène

L'ÉCHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord — Trois éditions quotidiennes — Directeur général : Alain de SERIGNY — 15 FRANCS — 20, rue de la Liberté — Téléphone : 373-80 à 85

DIMANCHE LUNDI 30-31 Décembre 1956

NOUVELLES PROVOCATIONS COMMUNISTES

L'ALGÉRIE A RENDU SAMEDI A M. FROGER UN IMPOSANT ET BOULEVERSANT HOMMAGE



L'annonce de l'explosion d'une bombe dans une sépulture à l'heure des obsèques a provoqué de pénibles incidents

INFORMATION PAGE 10

Quatre bombes dans des églises d'Alger, hier soir

Un des grands bénitiers de la cathédrale le confessionnal de St-Vincent-de-Paul à Bab-el-Oued et les crèches de Noël de Ste-Marie de Mustapha et du Sacré-Cœur ont été détruits par du plastic

INFORMATION PAGE 10





Peu après des manifestations

SEPT " BOMBES LOCALES " SAMEDI DANS LA SOIRÉE A BAB-EL-OUED ET QUARTIER MICHELET

Trois passants ont été blessés

Un terroriste abattu aux Trois-Horloges

PEU après les manifestations qui suivirent les obsèques de M. Froger, sept bombes de fabrication locale ont fait explosion samedi soir à Bab-el-Oued et dans le quartier Michelet.

Rue Michelet

SUITE EN PAGE 3

PREMIERS PARTIS... DERNIERS RENTRES...

Les 1.300 " paras de choc " du fameux colonel Conan

VAINQUEURS DE PORT-FOUAD

sont de retour à Alger

« Nous avons été impressionnés... par la couardise et le manque de discipline des soldats de Nasser »

SUITE EN PAGE 3

Lire en pages 3 et 7 : Nos informations générales

M. Lucien PERRIER

président du Conseil d'administration

de « L'ÉCHO D'ORAN » est mort à Paris

LA triste nouvelle nous est parvenue samedi de la mort, à Paris, de M. Lucien Perrier, président du conseil d'administration de « L'Écho d'Oran ».



50 hors-la-loi tués ou capturés dans l'ensemble du Constantinois

A l'est de Negrine une bande rebelle venant de Tunisie subit des pertes

Un convoi intercepté près de Lafayette

A partir de demain **Augmentation** du prix de l'essence des apéritifs et des tabacs

Information page 10

MM. Albert PONS Jean PUJOL et Albert FISCHER

TROIS BLIDÉENS ont été enlevés samedi près de Camp-des-Chênes

Une grenade fait 30 blessés devant un cinéma de CONSTANTINE



Plusieurs joueurs de boules blessés par l'explosion d'un engin à L'ARBA

L'auteur de l'attentat a été aussitôt abattu

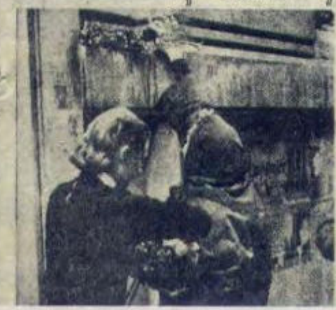
Un terroriste tué d'une rafale hier à La Scala

Raid terroriste à BOU-HANIFIA

Appelés, maintenus et rappelés chez les Héraultais et les " gaziers " d'Alger

L'Amicale des Enfants de l'Hérault était hier en fête, à l'occasion de son banquet annuel de fin d'année, le 65e depuis sa fondation en 1891 par M. Savary, député.





Quelques jours à peine après le rembarquement des forces franco britanniques à Port-Saïd, le F.L.N. veut frapper d'une façon spectaculaire l'opinion nationale et internationale. L'assassinat du maire de Boufarik, Amédée Froger, est décidé. Après les obsèques, la population algéroise, révoltée contre ce crime, manifestera violemment des heures durant dans la ville en deuil.